

L'exemple de Boroo
Gol (Mongolie)

Fouilles à Korsimoro
(Burkina Faso)

Le projet
Sboryanovo
(Bulgarie)

Regards croisés
(Soudan)

Le projet Derecik
(Turquie)

ESAG (Grèce)

L'expérience de
Politiko (Chypre)



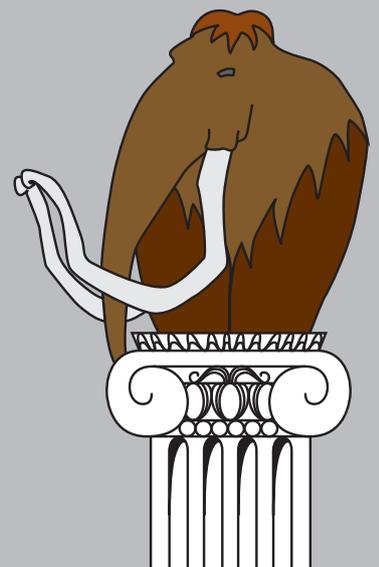
Dossier

L'archéologie suisse hors de ses frontières

MAGMOUTH

LE JOURNAL DE CELTAGORA

Association des étudiants neuchâtelois en archéologie



SOMMAIRE

Dossier

- 02 Fouiller à l'étranger : pourquoi ? Comment ?
L'exemple de Boroo Gol (Mongolie)**
Denis Ramseyer
- 03 Sous la plage, les scories : la campagne 2012
de fouilles archéologiques à Korsimoro
(Burkina Faso)**
Léonard Kramer et Paul Jobin
- 05 Le projet Sboryanovo. Nécropoles et territoire :
une collaboration Suisse-Bulgarie**
Jordan Anastassov
- 06 Archéologie au Soudan : regards croisés**
Bastien Jakob et Elgazafi Yousif
- 08 Le projet Derecik de l'IASA en Turquie**
Michel E. Fuchs
- 10 L'école suisse d'archéologie en Grèce (ESAG):
une institution d'outre-frontières**
Leana Catalfamo
- 12 Politiko : une expérience au service du
département chypriote de l'Antiquité**
Jean Montandon
- 13 Le droit au passé : réflexions sur la place de
l'éthique dans la pratique de l'archéologie**
Ellinor Dunning
- 16 Excavations at Kerma - On the Perception
of Antiquities and Archaeology by the Local
Population**
Marc Bundi
- 18 Catalogue des fouilles menées par les Suisses
à l'étranger**
Leana Catalfamo

Actualités archéologiques

- 20 Le *Projet Cotencher*.
Mise en valeur d'un patrimoine archéologique
et naturel d'exception**
François-Xavier Chauvière

Les étudiants vous proposent...

- 22 Tour du monde culinaire**
Circé Fuchs
- 24 Agenda des expositions**
- 24 Le coin du mammoth**

IMPRESSUM

Direction du
journal

Leana CATALFAMO
Ellinor DUNNING
Damien LINDER

Relecture

Jessica BARTOLOMEO

Mise en page

Damien LINDER

Logo Magmouth

Laure PRÉTÔT

Impression

CIUN

Avec le soutien de la Commission culturelle de l'Université
de Neuchâtel

ÉDITO



L'idée de ce numéro nous est venue alors que nous étions sur des chantiers archéologiques à l'étranger (Grèce, Soudan, France). En effet, pourquoi est-ce que des étudiants suisses se retrouvent-ils à fouiller dans d'autres pays ? Quelle est la place de l'archéologie suisse dans le monde ? Ces questions sont d'actualité à l'heure où le patrimoine mondial connaît une crise fortement médiatisée. Dans ce dossier vous découvrirez quelques projets – parmi tant d'autres – menés hors de nos frontières par des archéologues suisses. Il ne s'agit pas seulement de projets connus et institutionnalisés mais aussi de projets qui sont créés dans l'ombre, fruits d'initiatives personnelles. Le parti pris est de montrer l'envers du décor à travers les expériences des chercheurs et des fouilleurs ainsi que l'organisation complexe que nécessite une recherche hors des frontières nationales. Dans la seconde partie, nous vous proposons d'aborder ce thème de manière plus réflexive avec des articles portant sur l'éthique, la réception et la notion de patrimoine. Dans l'ensemble, il ressort de ces témoignages une relative ignorance des fouilles menées par les Suisses hors de leur pays. Cela est en partie dû à la courte durée de ces projets, plus nombreux qu'on ne le pense. Ce dynamisme est à saluer, surtout lorsque l'on sait que la plupart des chercheurs montent ces projets sur leur temps libre. Nous vous souhaitons une bonne lecture et si le sujet vous intéresse, nous vous recommandons la lecture de l'ouvrage de Pierre Ducrey, *L'archéologie suisse dans le monde*, paru en 2007 aux Presses polytechniques et universitaires romandes, dans la collection « Le savoir suisse ».

L'équipe Magmouth

Contact : journal.magmouth@unine.ch

Figure de couverture : Fouilleur suisse à Wadi el-Arab (Nord Soudan)
campagne 2012-2013 de la Mission archéologique suisse au Soudan.
Photographie D. Locatelli

FOUILLER À L'ÉTRANGER : POURQUOI ? COMMENT ? L'EXEMPLE DE BOROO GOL (MONGOLIE)

Denis Ramseyer

Chargé d'enseignement, Université de Neuchâtel
Directeur de la mission suisse-mongole à Boroo Gol

Si on considère le nombre d'archéologues formés dans les Universités suisses, très peu travaillent dans leur domaine à l'étranger. La Suisse privilégie plutôt, hors de ses frontières, les interventions courtes, avec de petites équipes et des budgets limités, financées par des fondations et appuyées ponctuellement par les Universités et la Confédération.

Trois raisons expliquent la frilosité des archéologues suisses à s'exiler. La première est l'argument, souvent entendu, qu'il y a « suffisamment à faire chez nous », qu'il est peu judicieux de partir à l'étranger alors qu'il y a tant de sauvetages à mener dans nos cantons. A cet argument à courte vue, que nous ne partageons pas, s'ajoute un motif, de poids, celui du salaire : les chances de trouver un poste rémunéré sont bien plus grandes en Suisse qu'à l'étranger. La troisième raison qui fait que moins de 5% des archéologues suisses cherchent à créer des ouvertures de recherches hors de nos frontières s'explique par l'investissement qu'il faut consacrer à chercher des sponsors et à les convaincre de financer des recherches de terrain. Ces démarches nécessitent beaucoup d'efforts et constituent au final de gros risques. Une fois le financement acquis, il faut avoir la garantie que le montant sera suffisant pour mener à terme le projet et que les résultats obtenus seront à la hauteur des attentes.

Prenons l'exemple de l'intervention de l'Institut d'archéologie de l'UniNe en Mongolie. Quelles sont les motifs qui m'ont poussé à me lancer dans un projet de 5 ans dans un pays que je ne connaissais pas ? Pour accepter la direction d'une mission suisse-mongole, il faut tout d'abord avoir un thème de recherche solide, qui puisse faire avancer la connaissance de l'histoire du pays d'accueil. Fouiller une tombe pour le simple plaisir de trouver du beau mobilier n'a aucun sens. Dégager une mosaïque parce qu'un archéologue affirme qu'elle est magnifique n'est pas un argument sérieux et suffisant. Dans le cas présent, plusieurs faits objectifs m'ont poussé à accepter de prendre la direction du projet.

Un partenariat officiel solide et fiable dans le pays d'accueil

Turbat Tsagaan, l'interlocuteur principal mongol avec qui nous devons travailler, était rattaché à une institution

officielle de la capitale, Oulan-Bator, et parlait le français. Il avait une bonne connaissance de l'archéologie mongole et avait la formation scientifique nécessaire pour conseiller l'équipe et co-diriger le chantier. Il avait aussi reçu de l'Académie des Sciences l'autorisation officielle de fouiller le site de Boroo Gol. L'argent manquant, il cherchait un partenaire officiel pour ouvrir un chantier.

Des moyens financiers suffisants

Pour entreprendre une telle intervention, il faut être assuré de disposer de suffisamment de moyens pour financer la totalité des recherches : plusieurs campagnes doivent être programmées et il faut tout d'abord pouvoir garantir le salaire des ouvriers locaux engagés ainsi que les frais de déplacement, de nourriture et de logement pour une équipe de vingt personnes, ainsi que le matériel de consommation courante, la location d'un véhicule, etc. Le responsable du projet doit être capable de contrôler l'ensemble des problèmes administratifs, techniques et scientifiques, en étant assuré de pouvoir compter sur des aides efficaces et fiables (chefs de chantiers expérimentés, fouilleurs motivés et en bonne santé). C'est la Fondation Suisse-Liechtenstein (SLSA) qui a accepté de financer la totalité du projet.

Un thème de recherche solide et un site archéologique à fouiller de qualité

Je ne connaissais quasi rien de l'archéologie mongole, mais j'avais dirigé durant quinze ans les fouilles de l'habitat de Châtillon-sur-Glâne dans le canton de Fribourg et d'une dizaine de tumuli liés à ce site hallstattien. L'objectif de la fouille de l'habitat de Boroo Gol, situé non loin de Noin Ula, la plus riche nécropole impériale xiongnu de Mongolie, était de comprendre la relation existant entre cet habitat d'un genre particulier (le premier village reconnu de cette période dans le pays) et les riches tombes de la région. Autrement dit, il était possible d'appliquer le modèle mis en place en Suisse pour étudier un phénomène similaire à l'autre bout de la planète. Si les cultures des deux habitats de l'âge du Fer suisse et mongol ne sont pas comparables, la thématique, les méthodes appliquées étaient les mêmes. L'étude d'un site pouvait aider à la compréhension de l'autre et alimenter la réflexion générale sur la hiérarchie sociale, les rites funéraires, les échanges interculturels, l'architecture, l'artisanat, l'environnement ou encore l'exploitation des ressources naturelles.

Du temps pour les campagnes de terrain et pour l'étude post-fouille

Enfin, le directeur d'un tel projet doit disposer de suffisamment de temps pour étudier et publier les résultats des fouilles, conditions obligatoires non seulement pour rendre des comptes aux personnes et aux organismes qui ont financé les recherches et mis à

disposition du personnel, mais aussi pour fournir au pays d'accueil un maximum d'informations scientifiques pour la poursuite des recherches. Une fouille non publiée étant une fouille perdue.

Il s'agit donc souvent à l'origine d'initiatives personnelles, lancées par des archéologues passionnés, liées à un projet précis et qui se terminent comme dans le cas de Boroo Gol par des articles scientifiques, une monographie de site, des conférences et même une exposition (« Derrière la Grande Muraille », Laténium, 2015-2016).

SOUS LES SCORIES, LA PLAGE : LA CAMPAGNE 2012 DE FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES À KORSIMORO (BURKINA FASO)

Léonard Kramer

Collaborateur scientifique de l'Institut de pré-protohistoire, Université de Neuchâtel

Paul Jobin

Doctorant FNS, Université de Neuchâtel

Depuis 2010, plusieurs campagnes de fouilles archéologiques ont été menées en Afrique de l'Ouest dans le cadre d'un projet de recherche financé par la Fondation Suisse-Liechtenstein pour les recherches archéologiques à l'étranger (SLSA) et intitulé : « *Origine et développement de la métallurgie du fer en Afrique de l'Ouest* ». Développé en partenariat avec les universités de Fribourg, Neuchâtel, Ouagadougou (Burkina Faso) et Félix-Houphouët-Boigny d'Abidjan-Cocody (Côte-d'Ivoire), ce projet de recherche a pour objectif de documenter les traces liées à la production ancienne du fer en Côte d'Ivoire et au Burkina Faso. Dans le cadre de ce programme, nous avons eu l'opportunité de participer à la seconde campagne de fouille du projet à Korsimoro, en 2012.



Nivellement d'un amas de scorie par des doctorants burkinabés (Photographie Paul Jobin)

BIBLIOGRAPHIE

BRINER 2013

BRINER C., 2013. *Ma maison à Boroo Gol. Cinq archéologues suisses en Mongolie*, Mongol Production, DVD (film 72 mn).

RAMSEYER 2013

RAMSEYER D. (dir.), 2013. *L'habitat Xiongnu de Boroo Gol. Recherches archéologiques en Mongolie (2003-2008)*, Terra Archaeologica VII, Gollion, Infolio.

RAMSEYER, ANDRÉ 2015

RAMSEYER D., ANDRÉ G., 2015. *Derrière la Grande Muraille. Mongolie et Chine au temps des premiers empereurs*. Catalogue d'exposition, Hauterive, Laténium.

Une fois arrivés à l'aéroport de Ouagadougou, nous avons retrouvé le reste de l'équipe et nous sommes partis avec un bus de l'Université dans une petite ville du nom de Korsimoro, notamment connue pour être un passage régulier de la course cycliste du Tour du Faso. Nous nous sommes installés dans deux concessions de la ville

agréablement placées vis-à-vis d'un maquis nommé : « La Maison Blanche ». Pour l'intendance, des personnes du lieu ont été sollicitées pour nous cuisiner de succulents plats burkinabés. Au total, l'équipe était composée d'une trentaine d'étudiants et de doctorants en archéologie burkinabés et ivoiriens encadrés par les professeurs Lassina Koté, Lassina Simporé, Elise Thiombiano-Ilboudo et Siméon Kouakou Kouassi. Du côté suisse, nous étions quatre dont Vincent Serneels, de l'Université de Fribourg, qui dirige les recherches. Cette campagne s'est déroulée durant les mois de décembre 2011 et janvier 2012, qui correspondent à la période sèche dans la région, l'absence de végétation facilitant ainsi la reconnaissance des sites. Avant de débiter les travaux de terrain nous avons consulté les autorités administratives et coutumières afin d'obtenir l'accord de réaliser nos observations. Le Dima de Boussouma, chef traditionnel du royaume mossi de la région a invité toute l'équipe à le rencontrer durant la campagne.

Les vestiges liés à la métallurgie du fer dans la région de Korsimoro étaient déjà connus par les archéologues burkinabés. Les objectifs des fouilles étaient de décrire et de dater les différentes traditions techniques de réduction du minerais observables dans les environs de Korsimoro ainsi que de quantifier leurs productions. Pour cela, nous avons étudié les bas-fourneaux ainsi que les amas de scories qui leur sont liés. L'étude de l'architecture des fourneaux, des scories et de l'organisation spatiale des amas ont permis la caractérisation des traditions de réduction. Pour la quantification de la production, les amas ont été cartographiés et topographiés afin de définir leur volume. Des sondages ont permis de réaliser des cubages afin d'estimer la quantité approximative de scories que contient l'amas. Par l'étude des scories, il est ensuite possible de déterminer la quantité de fer produite.

L'équipe de fouille a été divisée en plusieurs petits groupes mixtes composés d'étudiants, de doctorants, d'enseignants et de terrassiers locaux, responsables chacun d'un secteur ou d'un amas. Au total, une dizaine de secteurs ont été observés dans les environs de Korsimoro, chaque secteur présentant généralement les traditions techniques de plusieurs périodes. Pour la campagne de 2012, nous sommes intervenus principalement sur quatre secteurs. En parallèle, nous avons également mené plusieurs missions de prospection dans les environs et nous avons complété la carte archéologique pour ce type de vestige.

La campagne de fouille a duré 5 semaines et a permis, avec la précédente de 2011, de caractériser la succession des différentes traditions techniques de réduction du minerai de fer employées dans la région. Les résultats complets des recherches peuvent être consultés dans les rapports annuels de la SLSA.

Au-delà des aspects scientifiques, les apports pédagogiques du projet ont été importants : d'une part, il a fourni aux étudiants ivoiriens et burkinabés

l'occasion d'être formés aux travaux de terrain dans le cadre des campagnes de fouilles et de prospections liées au projet. Il a aussi été l'occasion, pour les chercheurs africains d'expérimenter de nouvelles techniques et méthodes de recherche proposées par leurs collègues suisses. D'autre part, le projet a permis à plusieurs jeunes archéologues suisses, tels que nous deux, de s'initier aux spécificités de la recherche en Afrique. Cette expérience nous a beaucoup apporté, tant professionnellement que personnellement.

Le dernier acte du projet « Origine et développement de la métallurgie du fer en Afrique de l'Ouest » est d'une fraîche actualité puisque les résultats des recherches effectuées lors des fouilles de Korsimoro sont actuellement présentés au Musée de la civilisation celtique de Bibracte (Morvan) dans le cadre d'une exposition temporaire intitulée « Un âge du fer africain », ouverte depuis le 8 avril, et que nous vous conseillons vivement de visiter (ndlr : exposition terminée à la parution de ce numéro).



Cliché du secteur 51: Naissance d'un Chaux-de-Fonnier qui vient de casser sa coquille en scorie. (Photographie Paul Jobin)

BIBLIOGRAPHIE

SERNEELS et al. 2012

SERNEELS V. et al., 2012. « Origine et développement de la métallurgie du fer au Burkina Faso et en Côte d'Ivoire. Premiers résultats sur le site sidérurgique de Korsimoro (Sanmatenga, Burkina Faso) », in: *Jahresbericht SLSA 2011*, rapport annuel de la fondation SLSA 2011, pp. 1-32.

SERNEELS et al. 2013

SERNEELS V. et al., 2013. « Origine et développement de la métallurgie du fer au Burkina Faso et en Côte d'Ivoire. Avancement des recherches en 2013 et quantification des vestiges de Korsimoro (Burkina Faso) », in: *Jahresbericht SLSA 2013*, rapport annuel de la fondation SLSA 2013, p. 65-112.

LE PROJET SBORYANOVO. NÉCROPOLES ET TERRITOIRE : UNE COLLABORATION SUISSE-BULGARIE

Interview de Jordan Anastassov

Nous avons rencontré Jordan Anastassov, post-doctorant à Université de Genève (Laboratoire d'archéologie préhistorique et anthropologie, Institut F. A. Forel).

Pourquoi fouiller en Bulgarie ? Quelle a été l'impulsion de base ?

Mon origine bulgare a certainement joué, et joue encore, un rôle non négligeable dans le choix de mon terrain et de mes problématiques de recherches. L'élément déclencheur a été indéniablement ma rencontre, au début des années 2000, avec la professeure Diana Gergova de l'Institut national d'archéologie avec Musée auprès de l'Académie bulgare des Sciences (INAM/ ABS). C'est ainsi que j'ai eu l'opportunité d'effectuer des fouilles sur le site de Sbornyanovo, au nord-est de la Bulgarie. Jusqu'en 2006, ces investigations de terrain ont été réalisées grâce au Groupe d'Etudes Thraces (GET), association à but non lucratif fondée en 2001 sous l'impulsion de plusieurs étudiants en archéologie de l'Université de Lausanne (www.unil/get). Puis, j'ai pu poursuivre ce projet au fort potentiel archéologique à travers l'étude du mobilier funéraire, le temps d'une thèse à l'Université de Genève. Les fouilles que nous menons aujourd'hui dans le cadre d'un nouveau programme de l'Université de Genève reposent donc sur une expérience et des connaissances accumulées depuis plus de 15 ans.

Quels sont les enjeux et les acteurs concernés ?

Les fouilles et les recherches sont menées par le Laboratoire d'archéologie préhistorique et anthropologie de l'Université de Genève (LAP) en collaboration avec l'Institut national d'archéologie avec Musée auprès de l'Académie bulgare des Sciences et portent sur l'étude des nécropoles tumulaires de l'âge du Fer de Sbornyanovo. Une trentaine de collaborateurs de cinq pays sont impliqués dans ce projet pluridisciplinaire. L'équipe est constituée de chercheurs spécialisés (anthropologues, archéozoologues, géologues, géophysiciens, topographes, etc.) et d'étudiants, principalement suisses et bulgares. La direction conjointe est assurée par la professeure Diana Gergova et moi-même. L'apport des étudiants est important et fort apprécié tant sur le terrain que pour l'élaboration des données. Plusieurs d'entre eux réalisent, d'ailleurs leur travail de master ou mémoire de bachelor sur une problématique en lien avec le site.

Comment le projet est-il financé ?

Le financement est principalement assuré par la Suisse et repose, pour le moment, sur les soutiens du LAP, dirigé par la professeure Marie Besse, et de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève. Plusieurs demandes ont également été adressées à d'autres organismes pour permettre de financer un projet sur trois ans.

Comment se déroule la fouille ?

Il s'agit à chaque fois de trois semaines de fouilles intensives. L'hébergement se fait dans un hôtel familial transformé en base archéologique pour l'occasion et chez des particuliers. Le matériel de fouilles est apporté de Suisse pour une part (théodolite, aspirateurs, station totale, ordinateurs) et l'autre partie, fournie par les collaborateurs bulgares, reste sur place (génératrice, brouettes, pelles, etc.). Le travail s'effectue dans plusieurs lieux car on ne fait pas que de la fouille mais nous devons également assurer la post-fouille et l'étude des collections anciennes (collections au musée local, au musée régional ainsi qu'à Sofia) ! Le chantier accueille également des ouvriers bulgares locaux, ainsi que des bénévoles faisant partie de programmes internationaux.



Sbornyanovo, Nécropole Est. Le tumulus 21 en cours de fouille. (Photographie Jordan Anastassov, 2015)

Comment les résultats sont-ils publiés ?

Le projet vise la publication d'une monographie de synthèse des fouilles effectuées sur le site depuis les années 1980. Elle donnera une vue d'ensemble des différentes structures des nécropoles de Sbornyanovo, ce qui n'a jamais été fait dans les Balkans pour une nécropole de cette envergure. Les études spécialisées feront l'objet d'articles dont les premiers paraîtront d'ici la fin de l'année. Enfin, la synthèse des résultats des différentes campagnes ont pour support l'Annuaire bulgare des activités archéologiques dans lequel sont répertoriées toutes les fouilles effectuées sur le sol bulgare. Par ailleurs, nous prévoyons une vaste exposition sur les nécropoles de Sbornyanovo qui sera présentée à Genève en 2020.

Comment les chercheurs suisses sont-ils perçus sur place ?

Les relations avec les autorités bulgares et les responsables des institutions partenaires sont globalement excellentes, malgré les difficultés posées par la distance et la langue. La population locale est très accueillante ; il faut dire que les fouilles jouent un rôle économique important, fournissant du travail aux ouvriers dans une région plutôt pauvre. Je suis particulièrement attentif à ce que la fouille se passe dans le respect de tous. Il s'agit d'une véritable collaboration où chacun met sa pierre à l'ouvrage. Il ne faut pas oublier que l'on travaille pour le patrimoine bulgare !

Quelles ont été les difficultés rencontrées durant le projet ?

La principale difficulté est de trouver un financement. Le cadre académique suisse n'aide pas les jeunes chercheurs à monter des projets. En effet, les exigences sont élevées (résultats, publications) mais l'élaboration d'un projet et les nombreuses tâches administratives qui l'entourent, réalisées bénévolement par le chercheur sur son temps libre, ne sont pas reconnues ni valorisées. Ainsi le chercheur qui désire monter un projet doit faire preuve d'un engagement personnel très important et assumer la prise de risque d'un financement aléatoire. Monter une fouille ouverte aux étudiants permet d'avoir une aide précieuse mais restreint aussi la durée des fouilles, qui doivent être placées durant les vacances universitaires et ne pas empiéter sur les sessions d'examens. Enfin, spécifiquement pour le projet Sboryanovo, il faut savoir qu'en Bulgarie l'autorisation pour fouiller est annuelle et doit donc être reconduite chaque année. Cette demande peut être effectuée au plus tôt à la fin du mois de février pour l'année courante, la réponse définitive tombant à la fin du mois de mai. Il est donc difficile d'organiser la campagne en amont, bloquant ainsi les demandes de financement.

BIBLIOGRAPHIE

DUCREY 2007

DUCREY P., 2007. *L'archéologie suisse dans le monde*, Collection « Le savoir suisse », Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, pp. 97-98.

ANASTASSOV 2002

ANASTASSOV J., 2002. « Projet Sboryanovo, une collaboration archéologique en Bulgarie », *Chronozone* 8, pp. 50-54.

ANASTASSOV 2007

ANASTASSOV J., 2007. « Projet Sboryanovo, une mission archéologique suisse en Bulgarie », in: *L'or des Thraces, les anciennes civilisations bulgares*, Bâle, Antikenmuseum.

ARCHÉOLOGIE AU SOUDAN : REGARDS CROISÉS

Bastien Jakob

Doctorant, Université de Neuchâtel

Elgazafi Yousif

Conservateur au Service des Antiquités du Soudan (NCAM)

Depuis plus de 50 ans, des archéologues suisses partent chaque hiver au Soudan pour mener des fouilles dans la région de Kerma. Magmouth a voulu en savoir un peu plus... La discussion que nous vous proposons réunit Elgazafi Yousif, collaborateur du NCAM (service des antiquités du Soudan) qui passe une année à Neuchâtel pour son post-doctorat, et Bastien Jakob, assistant de la chaire de préhistoire de l'Université de Neuchâtel, qui participe depuis dix ans aux campagnes de la Mission archéologique suisse au Soudan.

Elgazafi Yousif : Ma première rencontre avec l'équipe suisse au Soudan date de 2001. Je venais de terminer mes études d'archéologie et le service des antiquités m'avait envoyé comme inspecteur sur leurs fouilles à Kerma. J'ai suivi leurs travaux durant quatre saisons. Aujourd'hui, j'ai un poste de conservateur en chef et je dirige le département de la documentation. J'ai la chance d'avoir participé à de nombreuses fouilles avec des missions étrangères - allemandes, anglaises, polonaises - mais aussi avec nos équipes pour mener des interventions de sauvetage sur les grands chantiers de construction de barrages et de pipelines.

Bastien Jakob : Moi, ma première saison de fouilles au Soudan s'est déroulée en 2005. On ne s'y était pas croisés puisque Shadia, ta collègue, t'avait remplacée comme inspectrice. J'étais en troisième année d'étude, avec peu d'expérience. Depuis j'ai participé à plusieurs fouilles en Suisse et à l'étranger, parfois aussi avec des équipes étrangères - françaises, allemandes, tchèques, mongoles. Après avoir réalisé un travail de mémoire sur la préhistoire soudanaise, j'y consacre maintenant une thèse.

EY : Bon, et d'où vient cet intérêt pour le Soudan ?

BJ : C'est un concours de circonstances tout d'abord. J'étudiais à Neuchâtel et le professeur Matthieu Honegger, directeur de la mission, m'a permis, comme à d'autres, de venir fouiller à Kerma. Ensuite, c'est une région passionnante. Les recherches préhistoriques en Nubie sont encore peu nombreuses et on a très rapidement le sentiment qu'il reste beaucoup à découvrir. Des périodes clés comme la première moitié de l'Holocène et la mise en place du Néolithique ouvrent sur de vastes questions

encore irrésolues. Et il y a surtout le cadre dans lequel se déroule notre travail : l'environnement, l'ambiance, les gens, le pays entre Nil et désert. D'autres horizons s'ouvrent à nous. L'archéologie permet ce genre de rencontres et je crois que c'est aussi pour pouvoir vivre ces moments-là que je fais ce métier.

Et toi, pourquoi est-ce que tu es archéologue ?

EY : Bien sûr, aussi pour ces moments particuliers de rencontres, de découvertes. Partir en prospection quelques semaines dans le désert avec deux jeeps et trois collègues, ça sort de l'ordinaire. Mais l'archéologie est surtout un moyen de réfléchir au passé et de le sauvegarder. La sauvegarde du patrimoine est essentielle. Il faut enregistrer ces petits bouts d'histoire avant qu'un barrage ou un pipeline ne les détruisent. Au **Soudan**, si grand, la plupart des régions ont une histoire encore très mal connue voire inconnue. Il y a beaucoup de sites, mais encore très peu d'informations, en particulier pour la préhistoire.

BJ : L'archéologie est donc là pour écrire l'histoire, comprendre le passé ?

EY : Oui, l'histoire humaine. Ce patrimoine appartient à tous. Il joue un rôle dans tous les secteurs de la société, parfois malheureusement aussi de manière abusive, en politique par exemple. C'est pourquoi il est important pour les archéologues de rester droits et objectifs.

BJ : Comment est-ce que l'archéologie et en particulier la mission suisse sont perçues au Soudan ?

EY : Il y a beaucoup de missions archéologiques étrangères au Soudan, plusieurs dizaines. Mais la mission suisse a une place particulière. Elle a réalisé beaucoup de découvertes. Ces dernières amènent un éclairage important sur une période - l'époque Kerma - mais aussi sur une ville et tout son territoire, que l'on peut suivre sur plusieurs millénaires. La région de Kerma est particulière, avec des monuments emblématiques et uniques comme la **Deffufa**. La plupart des soudanais ont ainsi entendu parler de Kerma.

BJ : Et qu'en est-il du **musée archéologique de Kerma** ?

EY : Pour les habitants de la région, c'est un endroit important. C'est le seul qui présente en détail l'histoire de Kerma, et puis c'est aussi un lieu de loisirs et de détente. L'idée de construire un musée est locale, c'est important. Les découvertes réalisées par la mission suisse ont interpellé les gens. Elles les ont motivés à s'intéresser à leur histoire. C'est de là qu'est née l'idée du musée.

La mission suisse au Soudan, plus que le travail et les découvertes archéologiques, c'est aussi de bonnes relations entre équipes ; finalement entre deux pays. D'ailleurs, comment se sent-on en tant qu'archéologue suisse au Soudan ?

BJ : On se sent bien, voire même très bien ! (rires) Mais il y a peut-être parfois une question qui m'interpelle : quelle

légitimité, moi archéologue suisse, j'ai à venir fouiller au Soudan ?

EY : L'archéologie, c'est un acte mondial, universel. Le Néolithique de Kerma, bien que situé au Nord Soudan, appartient à l'histoire de tous, à l'histoire de l'humanité. C'est du patrimoine mondial.

BJ : Oui, mais j'ai la chance de pouvoir venir faire de l'archéologie au Soudan, est-ce que des Soudanais ont la chance de faire de l'archéologie à l'étranger ?

EY : Quelques-uns. Il y a eu des collaborations avec des équipes en Arabie Saoudite, en Jordanie, en Libye, en Tunisie, en Egypte, au Tchad ou au Yémen.

BJ : Pour moi, fouiller à l'étranger, c'est la mise en valeur et la sauvegarde d'un patrimoine et le soutien pour y aboutir. Mais plus personnellement, je crois que c'est surtout l'attrait pour l'autre ; la découverte d'autres cultures, d'autres modes de vie, d'autres manières de penser. C'est si enrichissant.

EY : Et être loin de chez soi, ça permet de prendre du recul sur nos propres mondes...



La grande Deffufa de la ville antique de Kerma (Photographie Leana Catalfamo)

GLOSSAIRE

SOUDAN

Capitale : Khartoum. 35 millions d'habitants. Superficie : 46 fois la Suisse. Pays de savane et de désert traversé par le Nil.

DEFFUFA

Monument massif en brique crue. Centre religieux de la ville antique de Kerma (3e-2e millénaire av. J.-C.).

MUSÉE DE KERMA

Construit à proximité de la ville antique, il a été inauguré en 2008.
URL : www.kerma.ch

LE PROJET DEREKIK DE L'IASA EN TURQUIE

Michel E. Fuchs

Professeur à l'institut d'archéologie et des sciences de l'Antiquité (IASA), Université de Lausanne

Une rencontre lors du Xe Colloque de l'Association internationale pour l'étude de la mosaïque antique (AIEMA) tenu à Conimbriga au Portugal en novembre 2005 est à l'origine du projet Derecik. Suite à une discussion avec le Prof. Mustafa Şahin de l'Université Uludağ de Bursa (Turquie), une collaboration est alors envisagée. En juin 2006, lors d'un congrès de la section turque de l'AIEMA, Sophie Delbarre-Bärtschi et Claude-Alain Paratte découvrent l'église de Derecik et sa mosaïque proto-byzantine. Proposition est alors faite de confier la fouille et la mise en valeur du site à une équipe turco-suisse intégrant des étudiants en archéologie de Lausanne et de Bursa.

Un dossier de présentation du projet est monté, mentionnant les partenaires turcs et suisses du projet d'abord appelé Bursa puis Derecik. Un calendrier est proposé jusqu'en 2010, avec un budget de CHF 200'000.—par année. Les demandes sont faites auprès d'institutions, d'associations et de privés, de la Fondation Suisse-Liechtenstein (SLSA) et du Département fédéral des affaires étrangères (DFAE). Les sommes réunies étant insuffisantes, un appel à souscription est lancé au printemps 2007 alors que la première campagne de fouille a reçu son autorisation pour quatre semaines en été. Sur place, au bénéfice d'à peine CHF 20'000.—issus du DFAE, de l'Association Suisse-Turquie et d'aides privées et personnelles, la fouille est menée par six étudiants lausannois et un assistant-étudiant turc sous la direction de fouille de C.-A. Paratte et la coordination scientifique et technique de S. Delbarre-Bärtschi ; la direction générale est assurée par M. Fuchs auquel incombent les démarches auprès des autorités turques locales, provinciales et nationales et la recherche de soutien matériel et financier. La même équipe augmentée fonctionnera en 2008, grâce au soutien de la Fondation Empiris.

L'été 2009 fut le plus riche en découvertes, en documentation, en personnes sur le terrain et en financement : des étudiants lausannois, neuchâtelois et turcs et des ouvriers locaux entourent une nouvelle technicienne de fouille, Sandrine Oesterlé ; deux restaurateurs sont engagés pour la consolidation de la mosaïque. Une couverture lasérométrique est assurée par Olivier Feihl d'Archéotech. L'Office fédéral de la culture apporte son soutien financier. Les résultats des trois années de fouille sont l'objet de rapports de fouille, d'articles et de conférences, en particulier lors des grands colloques annuels d'archéologie en Turquie.

Dès 2008, le projet Derecik est reconnu dans le pays ; de la province de Bursa viennent des demandes pour d'autres interventions de l'équipe sur différents sites, un guide touristique intègre Derecik parmi les trois sites importants de la région. Le projet sera poursuivi, mais avec des difficultés grandissantes : les permis de fouille ne seront pas accordés pour 2010 et 2011 alors que des techniciens de fouille et des étudiants ont été engagés, obligeant S. Delbarre-Bärtschi et M. Fuchs à les payer et à les faire travailler sur la documentation de fouille en Suisse. Une campagne peut enfin être mise sur pied en 2012, avec un changement de statut : M. Fuchs devient directeur à part entière du projet, en collaboration avec S. Delbarre-Bärtschi ; un programme est établi sur dix ans, avec construction d'un musée. L'initiative est bien acceptée par les collègues d'archéologie classique en Suisse. L'appui de la Confédération suisse est assuré par l'intermédiaire du Consulat général d'Istanbul et par l'Ambassade d'Ankara. Cependant, les aléas des années précédentes dissuadent les éventuels participants.

Aux dix personnes finalement sur le terrain en 2012 s'adjoignent un co-directeur et un commissaire turcs, qu'il faut bien sûr payer, de même qu'un gardien de site salarié à l'année. Le Prof. Pierre Pellegrino et Emmanuelle Jeanneret Pellegrino sont intéressés par la conception du musée et vont venir en Turquie pour défendre, à leurs frais, un projet novateur de couverture du site par pavillons d'exposition modulables. Une réflexion sur les espaces basilicaux est alors menée qui va conduire à deux projets européens, malheureusement refusés. Le manque de soutien financier allié à la lourde gestion d'un site en Turquie ont finalement conduit l'équipe du projet Derecik à renoncer à poursuivre l'expérience : un permis de fouille doit être demandé en octobre de l'année précédant la fouille, avec tous les détails liés à la campagne de l'année suivante, les noms des personnes qui y participent, l'assurance de paiement de l'ensemble de la campagne, le salaire à prévoir pour le co-directeur de fouille, le commissaire du gouvernement, le gardien du site, le paiement du bureau d'avocat s'occupant des salaires ; à cela s'ajoutent les deux mois de présence obligatoire du directeur de fouille sur place, sans parler de la location d'une maison de fouille, de la maintenance d'un dépôt de fouille et du paiement de l'intendance. Le projet s'est arrêté en décembre 2014, décision approuvée par le gouvernement turc au printemps 2015.

Si la collaboration avec les autorités du district de Büyükşehir et de la province de Bursa s'est montrée toujours très active, la municipalité locale nous venant en aide pour plusieurs installations et commodités de logement et de travail à Derecik même, amenant l'électricité sur le site, aménageant la route d'accès, posant une clôture, l'aide financière n'a été suffisante que pour deux années et encore, incomplètement. Les sommes dérisoires obtenues des institutions suisses n'ont fait que dissuader d'autant plus le soutien envisageable du côté turc. Attendue comme pourvoyeuse d'emplois, pour enseigner l'archéologie de terrain aux étudiants turcs et pour défendre un tourisme de qualité et à

grande échelle dans une région paysanne défavorisée, l'équipe ne pouvait offrir que son enthousiasme pour le projet Derecik, le développement des connaissances qu'il apportait à l'Antiquité tardive et au monde byzantin naissant dans la région, puis l'émulation entre chercheurs ainsi engendrée. Toute la région du Mont Uludağ n'est que peu exploitée du point de vue de ses richesses patrimoniales et en particulier pour les nombreuses églises qui s'y sont installées entre le IV^e et le VII^e siècle apr. J.-C. Le projet Derecik est l'initiateur d'une étude générale de ce Mont Olympe de Mysie et de Phrygie, appelé jusqu'au XIX^e siècle le mont des moines. Les fouilles menées de 2007 à 2009 et celles de 2012 seront publiées prochainement dans un volume du Corpus des mosaïques de Turquie.



Vue en 3D du pavement et des murs de la basilique de Derecik, Büyükorhan. (©Archéotech, Olivier Feihl)

BIBLIOGRAPHIE

DELBARRE-BÄRTSCHI 2009

DELBARRE-BÄRTSCHI S., 2009. « Le projet Derecik », *Aventicum* 16, pp. 12-13.

FUCHS 2013

FUCHS M. E., 2013. « Fouille et prospection en Turquie autour de l'église de Derecik. Un projet sur dix ans (2012-2021) », in: *Rendez-vous à l'Agora. Actualité des projets de fouilles suisses en Méditerranée. 20 ans ASAC*, Bâle, pp. 24-25.

FUCHS 2013

FUCHS M. E., 2013. « A Large-Scale Project for a Mountain Site: Excavations and Surveys of the Church of Derecik and its surroundings », *Newsletter of the Embassy of Switzerland in Ankara and the Consulate General of Switzerland in Istanbul* No. 2, pp. 18-20.

FUCHS, DELBARRE-BÄRTSCHI 2009

FUCHS M. E., DELBARRE-BÄRTSCHI S., 2009. « Fouilles suisses à Derecik, Büyükorhan, province de Bursa (Turquie). Rapport préliminaire 2007-2008 », *Antike Kunst* 52, pp. 164-179.

FUCHS, DELBARRE-BÄRTSCHI 2010

FUCHS M. E., DELBARRE-BÄRTSCHI S., 2010. « Fouilles suisses à Derecik, Büyükorhan, province de Bursa (Turquie). Rapport préliminaire 2009 », *Antike Kunst* 53, pp. 156-164.

FUCHS, DELBARRE-BÄRTSCHI 2011

FUCHS M. E., DELBARRE-BÄRTSCHI S., 2011. « Derecik Project Excavation, Study and Restoration of a Protobyzantine Basilica near Büyükorhan, Province of Bursa », in: 32. *Kazı Sonuçları Toplantısı*, 4. Cilt. Ankara, pp. 133-144.

FUCHS, DELBARRE-BÄRTSCHI 2011

FUCHS M. E., DELBARRE-BÄRTSCHI S., 2011. « Derecik, Büyükorhan : Une église pour deux mosaïques », in: Mustafa Şahin (ed.), *11th International Colloquium on Ancient Mosaics*, October 16th-20th, 2009, Bursa Turkey, Istanbul, pp. 405-412.

FUCHS, DELBARRE-BÄRTSCHI À PARAÎTRE

FUCHS M. E., DELBARRE-BÄRTSCHI S., à paraître. « The basilica of Derecik and thousand one churches of the district of Büyükorhan », in: *Acts of the International Olympos (Uludağ) Studies Workshop*, Orhaneli, 8-11 May 2014.

L'ÉCOLE SUISSE D'ARCHÉOLOGIE EN GRÈCE (ESAG) : UNE INSTITUTION D'OUTRE-FRONTIÈRES

Leana Catalfamo

Etudiante en Master à l'Université de Bâle

« Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? » « Moi ? je suis étudiant(e) en archéologie. »

« Ah ouais, c'est chouette ! Alors tu fais des fouilles en Egypte, en Grèce, tout ça ? »

Comment vous dire ? Que déjà même en Suisse les archéologues ont beaucoup à faire et que la fouille à l'étranger reste l'apanage de quelques projets menés par des chercheurs universitaires ? Ce serait une première esquisse de réponse, mais ne relevant certainement pas du simple « oui » ou « non » attendu par cet interlocuteur, qu'on a tous eu une fois en face de soi. Fouiller en Grèce est possible pour l'étudiant, en effet. Comment et dans quel cadre ? Il nous semble pertinent de présenter ici le cas de l'Ecole suisse d'archéologie en Grèce (abrégé ESAG), car elle est la seule institution helvétique à gérer une mission permanente à l'étranger.

Celle-ci est active depuis plus de cinquante ans en Grèce, plus particulièrement à Erétrie sur l'île d'Eubée, au nord de l'Attique. Depuis les premières explorations par le Grec Christos Tsountas en 1885, différents chercheurs se sont succédés à l'exhumation des vestiges antiques de cette cité grecque particulièrement florissante à l'époque géométrique. Erétrie fait en effet partie des premières cités qui colonisent le pourtour méditerranéen dès le 8^e s. av. J.-C. Mentionnons qu'elle subit l'assaut des Perses en 490 av. J.-C. et connaît une deuxième ère de prospérité à l'époque classique. Puis, comme le reste de la Grèce, elle est soumise aux Macédoniens à l'époque hellénistique et intégrée à l'Empire romain dès le 1^{er} s. av. J.-C.

Premières interventions suisses

C'est à une femme, Lily Kahil, alors professeure à Fribourg, que sont dus les premiers contacts entre les archéologues suisses et les autorités grecques, représentées par Ioannis Papadimitriou. C'était en 1962. Lily Kahil met ensuite celui-ci en relation avec son ancien professeur d'archéologie à Bâle, Karl Schefold, et cette collaboration conduit aux premiers travaux sur le terrain en 1964.

Rétrospectivement, bien que la genèse de chaque fouille soit propre à chaque site, notons qu'aux mêmes périodes se mettent en place les deux autres fouilles suisses durablement implantées à l'étranger : au Monte Iato en Italie, sous la direction de l'université de Zürich depuis 1971, puis à Kerma au Soudan, sous conduite genevoise d'abord (1973) puis neuchâteloise (depuis 2002). En Grèce, les travaux menés par la mission suisse sont poursuivis sans interruption malgré

la période de la dictature des colonels (1967-1974). L'institution prend officiellement le nom d' « Ecole suisse d'archéologie en Grèce » en 1975 et la direction de l'Ecole reviendra dans l'ordre à Franz Georg Meier (Zürich, 1978), Clemens Krause (Fribourg, 1979-1982), Pierre Ducrey (Lausanne, 1982-2006) et Karl Reber (Lausanne) depuis 2006.

Si les premières années sont celles des grandes découvertes à Erétrie, depuis 1982 des travaux de restauration et de consolidation des vestiges sont également entrepris sur place, en parallèle aux fouilles. Le petit musée utilisé jusque-là est également remis à neuf par les Suisses. À la suite de Pierre Ducrey, Karl Reber entreprend une extension des fouilles au pied de l'acropole et participe à une meilleure connaissance du territoire contrôlé par Erétrie aux différentes époques. Enfin, en 2007 des sondages situés à une dizaine de kilomètres d'Erétrie, près du bourg moderne d'Amarynthos, indiquent la présence de structures pouvant être rapprochées de celles mentionnées plusieurs fois dans les textes antiques comme emplacement du sanctuaire d'Artémis Amarysia. Le réexamen du texte de Strabon (Géographie, X, 10-12) effectué par Denis Knoepfler, ancien professeur d'archéologie classique à Neuchâtel, puis nommé au Collège de France, aura permis de resserrer la maille des prospections, permettant cette découverte. Un bel exemple de collaboration entre archéologie et philologie.

Réalités d'une intervention

Le travail qui est mené à Erétrie ou ailleurs en Eubée sous l'égide de l'ESAG est soumis à la législation grecque et toute intervention sur le terrain et dans les musées nécessite une autorisation préalable du Ministère de la Culture et de ses services, en l'occurrence l'Ephorie des Antiquités d'Eubée (l'organisation par éphories en Grèce se rapproche de notre conception de l'archéologie cantonale en Suisse). Au quotidien, cela implique de respecter plusieurs conditions concernant les fouilles sur place : comme de devoir rapatrier le mobilier exhumé le jour même avant la fermeture du musée – à 15 h, eh oui, nous sommes en Grèce et l'organisation du travail se fait en fonction des températures supportables en saison estivale –, de n'entamer le travail que sous la surveillance d'un représentant des autorités grecques ou encore de laisser une copie de la documentation sur place.

Peut-on en vouloir à un pays dont le patrimoine a été continuellement pillé ? Non, d'autant plus qu'au fil des années une véritable relation de confiance s'est instaurée entre les archéologues suisses et grecs.

Les recherches conduites sous l'égide de l'ESAG ne se limitent cependant pas à la seule île d'Eubée. De nouveaux projets sont ainsi menés depuis quelques années par des collaborateurs de l'université de Genève dans la plaine de Mazi en Attique (prospections et cartographie diachronique de la région) et en Argolide dans la baie

de Kiladha (fouille et prospection sous-marine) au large d'une grotte occupée pendant toute la préhistoire.

Un compte-rendu paraît chaque année dans le périodique *Antike Kunst* et une série de monographies (*Eretria, fouilles et recherches*, 22 volumes actuellement publiés) permettent la diffusion des thèses et des projets des collaborateurs impliqués dans l'ESAG. Depuis 1982, l'institution a son siège au sein de l'Université de Lausanne. Deux secrétaires scientifiques assistent le directeur : l'un en Grèce (Tobias Krapf à Athènes) et l'autre en Suisse (Thierry Theurillat à Lausanne). Une commission scientifique, composée des sept représentants des chaires d'archéologie classique des universités suisses participe également à l'orientation des travaux.

Assuré dans ses débuts par la seule contribution du Fonds national suisse, le financement de l'ESAG est depuis 1983 également couvert par une fondation spécialement créée à cet effet (Fondation de l'ESAG), par la contribution des différents instituts d'archéologie en Suisse ainsi que de diverses fondations ou de privés.

Près d'une quarantaine de chercheurs collaborent aujourd'hui à la conduite des fouilles sur place, à l'étude du mobilier et à sa conservation. Ouvertes à tous les étudiants en archéologie de Suisse – prioritairement – ou de l'étranger, les postulations se font toujours avant la fin de l'année civile précédant la campagne ; soit le 31 décembre 2016 pour la saison prochaine. Des stages d'étude du mobilier peuvent également être dispensés, selon la disponibilité des chercheurs et la demande des étudiants (postulation spontanée). Si les perspectives pour le jeune stagiaire restent assez limitées hormis les différentes campagnes de fouilles, il n'en reste pas moins que participer à un stage en Grèce demeure une expérience particulière pour l'étudiant.

Alors ? Πάμε να σκάψουμε ; *

*Allez, on va fouiller ? [en grec dans le texte]

Je remercie Aude-Line Pradervand et Thierry Theurillat pour la relecture, Tobias Krapf pour la traduction grecque.



Erétrie 2013, un étudiant au travail sur le terrain Sandoz. Photographie Rocco Tettamanti, ESAG.

BIBLIOGRAPHIE

MARTIN-PRUVOT et al. 2010

MARTIN-PRUVOT C., REBER K., THEURILLAT T., 2010. *Des archéologues Suisses explorent la cité grecque d'Erétrie*, Catalogue de l'exposition tenue à l'Antikenmuseum de Bâle et à la Fondation Ludwig (22.09.2010-30.01.2011), Gollion, InFolio.

COLLECTIF 2004

COLLECTIF, 2004. *Erétrie. Guide de la cité antique*, Gollion, InFolio.

Site officiel de l'ESAG, sur la plateforme de l'université de Lausanne.
URL : <http://www.unil.ch/esag/home.html>

Site officiel de présentation du projet développé autour de Mazi.
URL : <http://www.maziplain.org>

POLITIKO : UNE EXPÉRIENCE AU SERVICE DU DÉPARTEMENT CHYPRIOTE DE L'ANTIQUITÉ

Jean Montandon

Etudiant en Master à l'Université de Neuchâtel

Ce projet lancé par M. Walter Fasnacht, a permis à quatre étudiants suisse romands (deux de l'Université de Neuchâtel et deux de l'Université de Lausanne) de travailler quatre semaines au service du Département Chypriote de l'Antiquité durant l'été 2015. Le prof. W. Fasnacht entretient des contacts réguliers avec l'administration archéologique chypriote dans le cadre de ses propres travaux sur la métallurgie du cuivre.

Le chantier était installé à Politiko, un paisible village du district de Nicosie localisé sur la partie de l'île appartenant à la République de Chypre (l'autre partie étant occupée par la Turquie depuis 1974). Il s'agissait de la fouille annuelle d'un grand bâtiment paléochrétien dont l'occupation principale a selon toute vraisemblance eu lieu durant les 4^e et 5^e siècles de notre ère. Ce large édifice était probablement en relation avec le monastère de Saint-Héraclide situé quelques centaines de mètres en amont. Selon la légende, c'est à cet endroit qu'aurait été enterré Héraclide, un disciple de l'apôtre Joseph (communément surnommé « Barnabé »). Ce même site jouit également d'une certaine notoriété dans le milieu de l'archéologie puisqu'il est directement situé sur les marges de l'ancienne ville de Tamassos, l'une des dix cités-royaumes de Chypre mentionnées dans une inscription du roi assyrien Assarhaddon datée de 673 av. notre ère, et particulièrement réputée pour la découverte de ses imposantes tombes princières. Même Homère semble évoquer l'existence de cette cité sous le nom de Temese dans l'Odyssée (I, 184), où il nous apprend qu'elle était déjà réputée pour sa production de cuivre durant l'âge du Bronze. Cet endroit stratégique situé au cœur de l'île a donc une histoire plurimillénaire.

Si l'expérience a été fort enrichissante sur le plan professionnel - notons la découverte de quelques belles pièces en bronze et en verre dans les annexes du bâtiment ainsi que des tessons de céramique de styles divers et variés allant de la période géométrique jusqu'au Bas-Empire dans des terrassements (ces travaux n'ayant donné lieu à aucune publication scientifique pour le moment) - c'est sans doute sur le plan humain qu'elle a été la plus marquante. En effet, l'équipe était composée de quelques étudiants de l'Université de Nicosie, et très majoritairement d'ouvriers travaillant le reste de l'année sur des chantiers de construction. Ces étés répétés à travailler sur des chantiers archéologiques afin de gagner quelques euros supplémentaires pour arrondir leur salaire leur ont permis de développer une formation d'archéologue « sur le tas ». Un tel cadre de

travail nous a permis de ressentir la forte influence qu'exerce le communisme à Chypre aujourd'hui encore, le « Parti Progressiste des Travailleurs » (AKEL) y étant d'ailleurs politiquement majoritaire. En pratique : pas le droit de remplir une brouette plus qu'à moitié et l'heure de la pause est sacrée : que ce soit celle du café chypriote, de la pastèque ou du brunch au Kafenion du village, on ne trime pas une minute de plus que nécessaire malgré tout l'intérêt manifesté pour le chantier. Et surtout quel que soit le travail entrepris, il doit être réalisé « siga siga » : lentement, gentiment. Le tout s'est déroulé sous un soleil de plomb, avec des températures atteignant aisément plus de 45°C, raison pour laquelle nous recevions presque quotidiennement un téléphone de la part du Ministère de l'Antiquité nous ordonnant de travailler à l'ombre du dépôt à partir de midi. Heureusement, nous commençons à travailler tôt le matin afin de pouvoir jouir de quelques heures de « fraîcheur ».

Juste avant notre départ, nous avons eu l'occasion de nous rendre sur le site où se poursuivaient les travaux estivaux : les ruines d'une église qui pourrait avoir été l'une des plus anciennes de Chypre - et par conséquent de l'histoire du christianisme - selon notre responsable le Dr. Hadjichristophi. Ce site a la particularité d'être situé dans le no man's land entre la République de Chypre et la partie occupée par la Turquie, dont l'accès est généralement interdit aux visiteurs.



Premiers rayons de soleils sur le chantier à Politiko. Au premier plan, les annexes du bâtiment en cours de fouille. (Photographie Jean Montandon)

BIBLIOGRAPHIE

BUCHHOLZ, UNTIEDT 1996

BUCHHOLZ H.-G., UNTIEDT K., 1996. *Tamassos. Ein antikes königreich auf Zypern*, Jonsered.

LE DROIT AU PASSÉ : RÉFLEXIONS SUR LA PLACE DE L'ÉTHIQUE DANS LA PRATIQUE DE L'ARCHÉOLOGIE

Ellinor Dunning

Archéologue

L'archéologie, de par son travail sur le passé, peut inférer sur les constructions identitaires. S'il est admis que l'identité structure et oriente les comportements humains, nous sommes en droit de nous interroger sur l'élaboration d'une éthique de la discipline, appliquée à ses méthodes et ses discours. L'éthique serait-elle une composante permettant de reconsidérer la discipline en des temps incertains, tant sur le plan économique que politique, en regard des enjeux patrimoniaux ? Comment mettre alors en place une éthique qui permettrait cette reconsidération ? Nous pourrions définir l'éthique comme « une section de la philosophie orientée vers la pratique [qui] enseigne ce que nous devrions faire pour le bien commun » (GERMANN, SCHNELL 2014 p. 15). De ce point de vue, une archéologie qui se pratiquerait « sans éthique » serait en quelque sorte fondée sur des motifs et des désirs personnels et thésauriserait les connaissances acquises du passé afin de les léguer à une poignée d'érudits. Si ce n'est pas dans cette voie que l'archéologie s'engage, c'est notamment grâce au décentrement des chercheurs vis-à-vis de leur pratique, facilité par la réflexivité apportée par la philosophie ou l'anthropologie. Revenons justement sur l'émergence des questions éthiques au sein de la discipline et sur leur importance dans la pratique archéologique, à l'étranger comme en Suisse.

Des colonies aux citoyens : brève histoire de l'éthique en archéologie

C'est avec les premières recherches « archéologiques » au 19^e siècle que les principes de conservation et de protection, caractérisant en partie la pratique éthique de la discipline, ont vu le jour. Pourtant, comme beaucoup de sciences humaines, cette discipline a été pratiquée en contexte colonial et a participé à l'affirmation d'une prétendue supériorité européenne sur les populations colonisées (1). Paradoxalement, elle justifiait la dépossession des autochtones « primitifs » de leur patrimoine en permettant aux chercheurs occidentaux de s'approprier les vestiges de leur « gloire passée » (SCHNAPP, 2012 p. 4). Nommer ainsi « patrimoine » ce qui jusqu'alors relevait du domaine de l'ordinaire, revient en outre à priver les populations des objets de leur quotidien, du moins d'en modifier profondément le sens (VERGAIN 2015).

La sensibilité à l'égard des questionnements éthiques semble inhérente à la discipline mais l'éthique se pose en tant que champ d'étude théorique et pratique avec le courant post-processuel des années 1970 et sa position critique envers l'archéologie positiviste des années 1960. S'inspirant largement de la réflexivité promue par les sciences sociales, ce courant a permis de mettre en évidence la subjectivité des interprétations archéologiques et leurs implications politiques en relevant l'importance du rôle du chercheur et la variabilité des buts de la recherche archéologique. Par la suite, la diversification des courants de pensées propres au postmodernisme permet à de nouveaux champs de recherche de voir le jour. Parmi les diverses propositions de démarches éthiques au sein de la discipline, notons l'approche de la *public archaeology* qui se donne pour ambition de comprendre la communication et les relations qui se construisent entre les citoyens et les archéologues (RICHARDSON, ALMANSA-SANCHEZ 2015). Ces pratiques éthiques reposent sur le constat que l'archéologie crée – et plus particulièrement depuis l'institutionnalisation de la discipline – une limite là où il n'y en avait pas, départageant ce qui relève du domaine savant de ce qui appartient au reste de la société, hier comme aujourd'hui. De fait, la démocratisation des savoirs archéologiques, par la communication et l'implication des publics, voire par la remise en question de l'autorité d'expertise, est au cœur des pratiques de la *public archaeology*. Ces dernières encouragent simultanément la « dé-hiérarchisation » de l'accès au savoir et la diversité des interprétations par divers groupes d'acteurs et individus issus de contextes sociaux variés.

Pratique éthique et recherche à l'étranger

On l'a vu, le rapport entre l'éthique et l'archéologie, tributaire du contexte sociologique, scientifique et politique ainsi que de choix arbitraires, s'est construit en miroir des préoccupations des chercheurs. Ces différents éléments concourent à ce qu'émergent parfois des contradictions entre les discours élaborés sur l'éthique de la discipline et la réalité de la pratique. Dans une perspective internationale, les recherches qui visent la sauvegarde du patrimoine en terres étrangères offrent l'occasion de réfléchir à la limite qui sépare une « action bienveillante » de l'ingérence dans les pratiques patrimoniales d'un État-nation ou d'un groupe culturel. De manière plus générale, nous pouvons nous demander à qui appartient le passé. Pourquoi fouiller le passé des autres ? Et avec quelles méthodes ? En effet, pratiquer l'archéologie à l'étranger pourrait être considéré comme l'imposition d'une conception d'un patrimoine et de certaines valeurs et méthodes de recherche, essentiellement partagées par des experts étrangers aux régions concernées. Une réflexion à ce propos est d'autant plus importante qu'on ne peut nier les effets de ces recherches sur la perception locale du patrimoine, ni le fait qu'elles remettent en question la pluralité des discours portés sur le passé. Alors qu'il serait peut-être

préférable, dans une perspective éthique, de prendre ces discours en considération. Dans tous les cas, il est réducteur de penser que l'expertise sur les pratiques patrimoniales (si tant est qu'elle existe) ne peut provenir que du monde occidental, d'où sont issus la majorité des chercheurs qui fouillent à l'étranger.

L'idée d'une telle expertise contribuerait à entretenir une conception ethnocentriste de la pratique archéologique et occulterait la capacité d'action des acteurs locaux. Loin d'être passifs, ces derniers mobilisent leurs savoirs et savoir-faire (histoire orale, connaissances du terrain, etc.) afin de se réappropriier un capital culturel et symbolique, voire économique, notamment au travers du tourisme patrimonial. Les pratiques de « labellisation » (« Patrimoine de l'Humanité », etc.) sont en ce sens paradoxales. Elles sont un bon exemple d'une perspective « occidental-centrée » mais permettent également une réappropriation consciente, au niveau local ou national, de discours propres à un mode de gestion occidental, engendrant parfois une remise en question des fonctionnements étatiques ayant prévalu jusque-là par des acteurs locaux.

Les défis d'une pratique éthique de l'archéologie

On pourrait définir l'éthique comme composée de deux « moments » principaux. Le premier est « antérieur », il s'agit des normes et principes moraux enracinés dans la vie sociale. Cette « morale » constitue la « face stable de l'éthique, qui donne un contenu, ou un cadre à la vie bonne et à la justice de toute relation instituée » ; le second, « postérieur », plus dynamique et délibératif, « consiste à réactualiser ces principes fondamentaux conformément à des enjeux locaux, situés et singuliers » (BERTHOD et al. 2010 p. 150). En archéologie, le dessein moral impliquerait une forme d'éthique collectivement partagée s'appliquant à la méthode ainsi qu'à l'enseignement de principes éthiques. On observe d'ailleurs que la recherche actuelle se fonde sur ces principes. Concrètement, nous constatons d'une part que la fouille programmée a pour but de répondre à des questions de recherche précises et pré-formulées et vise des objectifs de durabilité en protégeant certaines zones d'un site, notamment réservées à la science de l'avenir. D'autre part, nous observons que l'archéologie préventive permet l'acquisition aléatoire de connaissances sur des sites voués à la destruction. Néanmoins, bien que globalement reconnue, l'importance éthique des pratiques collaboratives d'interprétation, de sensibilisation, de médiation et de rétribution des connaissances, ne fait pas toujours l'objet d'une réflexion approfondie. Cette partie de la pratique éthique, plus « délibérative », car tributaire d'enjeux principalement locaux, mériterait de faire l'objet d'une réflexion de fond quant à son implémentation effective.

De fait, on pourrait parler de recherche éthique lorsque les archéologues « sont conscients-es tout au long de leur travail des implications que celui-ci peut avoir sur les populations concernées » (BERTHOD et al. 2010 p. 150), en Suisse ou à l'étranger. Pour cela, les chercheurs peuvent

faire recours au dispositif de « consentement éclairé » (2) qui repose sur un principe de transparence envers les sujets de la recherche. Il s'appliquerait à toutes les étapes de la démarche archéologique et permettrait ainsi d'engager plus aisément le « processus de restitution et de comptes rendus réguliers des analyses en cours » (BERTHOD et al. 2010 p. 150) concernant autant l'accès, l'étude et l'utilisation des vestiges et du site, que les interprétations et les moyens de rétribution des connaissances. Toutefois, cela ne garantit pas toujours le bon déroulement d'un travail de terrain « éthique », particulièrement à l'étranger où le chercheur doit procéder dans un contexte socio-culturel souvent méconnu. Du fait que les principes éthiques fluctuent selon les acteurs, les lieux et les situations, « le respect des règles éthiques ne dépend pas uniquement du ou de la chercheur-e et de son bon vouloir » (BERTHOD et al. 2010 p.152). En effet, le contexte de la recherche ainsi que l'accès au terrain sont influencés par sa présence et sa position vis-à-vis des autorités et groupes locaux, dont les enjeux de pouvoirs internes sont difficiles à prévoir (BERTHOD et al. 2010 p. 151). Aussi, défendre une posture éthique présuppose que le dialogue soit établi avec les acteurs locaux, alors que certains peuvent se désintéresser de la recherche ou ne pas comprendre les motivations du chercheur. Il devient alors complexe de concilier les besoins et les attentes de chacun vis-à-vis des résultats et de l'utilisation de ceux-ci. Finalement, et surtout, la recherche éthique implique une négociation continue de la position du chercheur sur le terrain et l'établissement d'une relation d'écoute entre tous les interlocuteurs. Cette intégration est une condition au développement conjoint des questionnements et des interprétations, et elle facilite la rétribution durable des résultats aux populations locales.

Perspectives

Les réflexions menées en philosophie ou en anthropologie au sujet de la recherche de terrain sont autant de pistes interdisciplinaires pour penser une pratique archéologique « éthique », donc intégrée. Une telle approche est d'ailleurs d'autant plus impérative que l'archéologie ne pourrait exister sans le soutien des citoyens : la pérennité de la discipline repose sur son intégration dans le tissu social et son acceptation par la population. Toutefois, la définition de principes éthiques reste extrêmement délicate dans la mesure où ils sont amenés à varier – ce qui constitue aussi une barrière intrinsèque à une application générale. Malgré tout, il est possible d'identifier quelques « bonnes » pratiques caractérisant une recherche éthique, telles que la participation citoyenne, la sensibilisation des chercheurs aux questions éthiques et la reconnaissance de la « multivocalité » des discours portés sur le passé. De la même manière, le chercheur doit rester attentif à l'évolution du rapport dynamique qu'entretient une société avec « son » passé. Pour cela, pourquoi ne pas faire de la « gestion » des objets et lieux patrimoniaux un sujet de société avec des processus consultatifs (3) ? En effet, l'expertise et

la participation ne sont pas incompatibles : ensemble, elles permettent de remettre en question une définition de la discipline et de ses buts, portée uniquement par les archéologues instruits, entraînés et expérimentés (RICHARDSON, ALMANSA-SANCHEZ 2015 p. 197). Finalement, soutenir l'éthique en archéologie c'est surtout équilibrer l'accès au passé.

NOTES

(1) Ces idées n'étaient pas pour autant prônées par l'ensemble des praticiens et, déjà durant l'époque coloniale, certains se sont opposés à une telle instrumentalisation de l'archéologie (Schnapp, 2012 : 4).

(2) Ce terme, provenant du domaine médical, est mobilisé par les ethnologues lors du travail de terrain. Il s'applique aux interlocuteurs avec lesquels le chercheur passe un accord. Bien que les principes proposés par Berthod et al. s'adressent aux ethnologues, ils présentent une richesse heuristique pour la pratique archéologique.

(3) De tels processus s'observent notamment dans le domaine de l'aménagement urbain : on consulte les habitants aux diverses étapes du développement du projet d'aménagement de quartier.

BIBLIOGRAPHIE

BERTHOD ET AL. 2010

BERTHOD M.-A., FORNEY J., KRADOLFER S., NEUHAUS J., OSSIPOW WUEST L., PAPADANIEL Y., PERRIN J., 2010. « Une charte éthique pour les ethnologues ? Projet de prise de position de la SSE », *Tsantsa* n°15, pp. 148-165.

GERMANN, SCHNELL 2014

GERMANN G., SCHNELL D., 2014. *Conserver ou démolir ? Le patrimoine bâti à l'aune de l'éthique*, Gollion, Infolio.

RICHARDSON, ALMANSA-SANCHEZ 2015

RICHARDSON L.-J., ALMANSA-SANCHEZ J., 2015. « Do you even know what public archaeology is ? Trends, theory, practice, ethics », *World Archaeology* 47-2, pp. 194-211.

SCHNAPP 2012

SCHNAPP A., 2012. « La crise de l'archéologie, de ses lointaines origines à aujourd'hui », *Les nouvelles de l'archéologie* 128, pp. 3-6.

VERGAIN 2015

VERGAIN P., 2015. « Des usages de l'archéologie : histoires d'appropriations », in: S. SAGNES (dir.), *L'archéologie et l'indigène. Variations sur l'autochtonie*, Paris, CTHS, pp. 264-288.

EXCAVATIONS AT KERMA – ON THE PERCEPTION OF ANTIQUITIES AND ARCHAEOLOGY BY THE LOCAL POPULATION

Marc Bundi

Scientific collaborator of the Swiss Archaeological Mission to the Sudan

The Swiss Archaeological Mission has been working in the Kerma region for more than 50 years. Since its inception, the Mission has been keeping close contacts both with the Sudan Antiquities Service (today the National Corporation for Antiquities and Museums, NCAM) and with the local population.



Local excavation staff. Osman Abdelatif, Abdala Musa, Mohammed El Hassan (back row); Suleyman Ahmed, Abdelmunim Ahmed (middle row); Abdelgad Ahmed, foreman Khidr Magbul (front row). Photographie M. Bundi.

In his 1979 article on the future of Sudanese archaeology the late Commissioner of Archaeology Negm-el-Din Mohammed Sherif expressed his highest esteem for the contribution of foreign archaeological missions in the context of the study and preservation of the archaeological remains of the country and made a strong plea for a collective policy and attitude toward the national heritage of the Sudan (MOHAMMED SHERIF 1979). His cosmopolitan approach to heritage has been retained by his successors at the National Corporation for Antiquities and Museums, who fully support the various foreign missions with advice and practical assistance.

The local population around the archaeological sites expresses the same spirit of goodwill and hospitality and is normally highly supportive of the work conducted by archaeologists. Given the weak national and local economies, people are furthermore motivated to earning extra money during the excavation seasons.

In Kerma, the Swiss Mission maintains a local seasonal workforce of up to 20 people which are fully integrated in the fieldwork operations. Among them, special mention should be made of Khidr Magboul – our dedicated foreman for nearly 20 years – and of the university graduate Shahinda Omar who is the deputy director of the Kerma Museum and was our Antiquities Inspector for the 2015/16 season. Shahinda grew up in the village adjacent to the site of the Eastern Necropolis where her late father Omar Basha – a veteran of the Nubian Campaign – encouraged her to study archaeology. She has now been working for almost 10 years with the Swiss Mission and acts as an important intermediary between the scientists and the local people. Given the difficulty of communication related to the language (and, possibly, culture) barrier, this mediatory role should not be underestimated.

However, even though the people in the Kerma region are, in principle, aware of their own ancestral heritage, further awareness building is needed to ensure the effective and sustainable protection of the region's archaeological sites. The growth of motorized traffic, the agricultural expansion and intensification as well as illegal gold seeking activities represent serious threats to the safeguard of the Nubian archaeological heritage. While the Swiss Mission succeeded in implementing effective measures against the agricultural encroachment on archaeological sites, the destruction caused by random activities of artisanal miners – who have joined the gold rush across the country – represents an increasing problem. The timeless fascination with gold has resulted in some wild excavations and in illicit antiquities trafficking. It is against this background that the Swiss Mission has further intensified its efforts in increasing the awareness for the protection of the archaeological heritage. These efforts encompass guided visits of the excavation sites and educational work with community groups. The meaningful involvement of local communities in archaeological investigations is an essential requirement in order to ensure the future of the past.

But in an attempt to save the past for the future, archaeologists are not only responsible for the scientific exploration of archaeological sites but also responsible for the transmission of knowledge to students and trainees and for the dissemination and mediation of knowledge towards the larger public. Osbert G. S. Crawford posited in his widely circulated article « People Without History » that « The object of Sudanese archaeology, (...), is the reconstruction of Sudanese history » (CRAWFORD 1948 p. 8). The longstanding field activities, several museum exhibitions and the numerous publications edited, testify to the extraordinary commitment of the Swiss Mission to the «reconstruction» of the mosaic of Sudanese history. In addition, and complementary to Crawford's postulate – and in line with the tenets of public archaeology – the examination of the role and impact of archaeological activity in a wider social, economic and political context

should likewise be an object of Sudanese archaeology. The Swiss Mission is willing to accept the challenge and is open to dialogue with all stakeholders.

Prior to the issue of the 1999 « Ordinance for the Protection of Antiquities » the Sudanese Government used to assign half of the objects discovered to the licensee, while the remaining half passed into governmental ownership. The objects assigned to the Swiss Mission resulting from the division of finds ('partage') entered the collections of Geneva's Musée d'Art et d'Histoire where they are exhibited in a separate hall, whilst the objects retained by the Sudanese government were transferred to the Sudan National Museum. However, since the end of the partage system at the turn of the 21st century and coinciding with the intentions to build a museum at Kerma, the objects discovered remain in Kerma where they are now exhibited and, to a lesser extent stored in the premises of the Kerma Museum.

The abolition of the partage system must first be considered in the context of efforts by the international community to resolve issues regarding the ownership of antiquities and looting of antiquities. Additionally, it is a consequence of the application of federalism in the Sudan, which was introduced gradually from 1991. The devolution of power to the states led to the creation of Directorates of Antiquities in the federal states and to a partial decentralisation of heritage management. As regards the Northern State, the « top down » model of federalism coincided in with a « bottom-up » 'reawakening' of Nubian identity. This 'reawakening' is best manifested in the initiative taken by a committee of Kerma citizens, comprising members from the government and the civil society, to create an archaeological site museum at Kerma. The 'High Committee for the Kerma Civilization Complex' was founded in 1997 with the aim of protecting and promoting the region's past, and keeping the objects and collections to be extracted in Kerma in order to make them accessible for research, public enjoyment and education.

The Kerma Museum – of which the Swiss Mission is a founding partner – was inaugurated on January 19, 2008. It is at present the second museum in Sudan by size and number of visitors. Covering an area of 500 m², it is organized in a chronological order from the Early Paleolithic to the Christian and Islamic Periods, and includes a small folklore section. The main attraction of the museum consists of seven monumental granite statues representing the five Nubian kings Taharqa, Tanutamun, Senkamanisken, Anlamani, and Aspelta, discovered on January 11, 2003 by the Swiss Mission.

A quantitative survey conducted in 2013 has revealed that a large number of the visitors to the museum highly appreciate the objects displayed in the ethnographic section; objects which are connected to their own rural living environment. Very few visitors remarked that the statues should be removed from the exhibition on the grounds that they considered figurative representation

as 'un-Islamic'. The majority of the visitors do not share this dismissive attitude to figuration since, in their view, the 'prohibition' on statues relates only to their worship. Many – predominantly young – visitors expressed their desire for the incorporation of audio-visual elements such as photography, video and 3D renderings in the Museum. The Swiss Mission has considered these requests and is planning to integrate a number of video sequences documenting the archaeological work into the permanent exhibition.

The museum – which is predominantly visited by the local population (up to 25'000 entries annually) – is enjoyed by visitors of all ages because it offers a fascinating insight into the history of ancient Nubia, but it is, since its inception, also a unique and popular venue for socialising.

Résumé

Fouilles archéologiques à Kerma (Soudan) – Sur la perception de l'archéologie par la population locale

La mission archéologique suisse au Soudan fouille à Kerma depuis plus de 50 ans en étroite collaboration avec les autorités et la population locale qui encouragent la venue de missions étrangères. Face aux pillages qui s'intensifient, la mission suisse est tenue d'assurer non seulement la documentation scientifique des vestiges mais aussi la transmission des résultats auprès du public. Un musée de site a été inauguré à Kerma en 2008 pour préserver, conserver et présenter le patrimoine archéologique de la région. Très populaire parmi la population locale, il est le deuxième musée du Soudan en matière de fréquentation et de taille.

BIBLIOGRAPHIE

The Swiss Archaeological Mission to the Sudan.

URL : www.kerma.ch

CRAWFORD 1948

CRAWFORD O. G. S., 1948. « People Without History », *Antiquity* XXII, 85, pp. 8-12.

MOHAMMED SHERIF 1979

MOHAMMED SHERIF NEGM-EL-DIN, 1979. « The Future of Sudanese Archaeology » in: F. HINTZE (ed.), *Africa in Antiquity: The Arts of Ancient Nubia and the Sudan*, Berlin, Akademie-Verlag, pp. 23-29.

NÄSER, KLEINITZ 2012

NÄSER C., KLEINITZ, C., 2012. « The Good, the Bad and the Ugly: A Case Study on the Politicisation of Archaeology and its Consequences from Northern Sudan », in: S. WENIG, C. NÄSER (eds.), *Meroitica*, Schriften zur altsudanesischen Geschichte und Archäologie 26, pp. 269-304.

CATALOGUE DES FOUILLES MENÉES PAR LES SUISSES À L'ÉTRANGER

Leana Catalfamo

Etudiante en Master à l'Université de Bâle

Nous ne pouvions faire porter un numéro sur l'archéologie suisse menée hors de ses frontières sans tenter d'esquisser un catalogue des projets actuellement en cours. La liste suivante ainsi que le diagramme associé sont le résultat de nos recherches, parties des deux ouvrages cités ici en bibliographie, couplées aux différentes institutions dispensatrices de fonds dont les références web se trouvent également ci-dessous. Bien souvent ce sont les personnes gravitant autour d'un projet – achevé, en cours ou interrompu – qui nous ont permis de compléter nos informations. Le tableau ci-joint n'a nullement prétention à l'exhaustivité. Son élaboration est tributaire des plateformes institutionnelles dont l'actualisation est très variable. Une liste des différentes missions menées à l'étranger par la Suisse existe pourtant : elle est due au portail des sciences de l'Antiquité en Suisse, mais une partie des missions répertoriées sont aujourd'hui achevées (Chypre, Croatie, France, Népal, Russie, Turquie, Ukraine) ou interrompues (Egypte, Syrie). Alors que les efforts investis par les chercheurs sont considérables, de la mise en place de tels projets jusqu'à la parution des résultats, l'« archéologie suisse hors de ses frontières » est bien souvent méconnue du grand public. Instantané sur celle-ci.

Pierre Ducrey relevait une vingtaine de missions en 2007, nous arrivons à 23 résultats pour 2016. Les exemples nommés ici sont conduits par les universités de Bâle, Berne, Genève, Fribourg, Lausanne, Neuchâtel et Zurich. Un diagramme nous montre que c'est l'université de Genève qui est impliquée dans la plus grande partie des projets de fouilles à l'étranger (presque 40 %), avec neuf d'entre eux. Nombre de ceux-ci sont incorporés à des travaux de thèse et de vérifications sur le terrain ou de revalorisation archéologique de certaines régions. Pour deux d'entre eux (Afrique de l'Ouest, plaine de Mazi) il s'agit également de projets collaboratifs à plus large échelle comprenant d'autres institutions. Leurs (co-) responsables restent néanmoins associés à l'université de Genève, ce qui explique leur intégration à notre catalogue.

Les universités de Berne et de Zurich mènent actuellement chacune quatre projets à l'étranger. En raison de l'actuelle instabilité du climat politique, les travaux sur le terrain menés à Tell Halaf en Syrie ont dû être interrompus.

Les fonds sont encore assurés jusqu'en 2017 et leurs efforts se concentrent aujourd'hui surtout sur la publication des résultats obtenus jusqu'ici. Le projet est donc encore mentionné sur notre catalogue, mais n'a pas été pris en compte dans notre répartition sur le graphique proportionnel. Absente de notre liste également, la collaboration d'Albert Hafner (Berne) à l'archéologie des milieux humides, avec le NEENAWA (Network in Eastern European Neolithic and Wetland Archaeology). Celui-ci vise au développement des techniques de fouilles dans certaines zones humides de Russie, Macédoine, Albanie et Grèce ainsi que de la mise en place d'une véritable plateforme de recherche entre des régions concernées par la même problématique. Notre choix de ne pas l'intégrer s'explique par l'ampleur du projet, qui dépasse la seule implication de chercheurs à la conduite d'une fouille hors des frontières helvétiques.

L'université de Bâle ne gère actuellement que deux fouilles à l'étranger. Il en est de même pour celle de Lausanne, avec la particularité que l'une d'entre elles relève de l'institution de l'ESAG. Les campagnes ethnoarchéologiques menées au Népal sous la conduite de Thierry Luginbühl n'ont pas été retenues, car il ne s'agit pas d'un projet de fouilles archéologiques à proprement parler. Enfin, les universités de Fribourg et de Neuchâtel participent toutes deux à une seule mission.

Il est à relever que ce ne sont pas toujours les instituts d'archéologie qui sont instigateurs de ces projets. C'est ainsi le cas à Berne où Stefan Münger, membre de l'Institut für Judaistik, contribue en tant que co-directeur à l'organisation des fouilles du « Kinneret Regional Project » en Israël. Fribourg est également un cas à part, dans la mesure où la direction des travaux dirigés en Afrique de l'Ouest par Vincent Serneels relève du département de géosciences.

Ces missions sont surtout menées dans le cadre européen et méditerranéen, en couvrant une large chronologie, qui va du Paléolithique jusqu'à l'époque médiévale. En intégrant l'Egypte et la Turquie à cet ensemble, nous recensons près de 18 projets actuellement en cours, soit 78 % sur la totalité de notre liste. L'Asie (13 %) et l'Afrique (13 %) comptent trois projets chacun. Rien n'est actuellement mené sur le continent américain. Les projets les plus récents dont nous ayons eu vent ont pris fin peu après les années 2000. Citons par exemple le projet mené par le Neuchâtelois Nicolas Guillaume-Gentil en Equateur à La Cadena-Quevedo-La Maná (1993-2002 pour les travaux sur le terrain, aucune publication finale par manque de moyens) ou le projet « Nasca-Palpa » mené au Pérou avec la collaboration de l'université et de l'Ecole Polytechnique fédérale de Zurich (ETH) entre 1996 et 2005.

Je remercie toutes les personnes, chercheurs, assistants, diplômé ou étudiant ayant répondu à mes questions. Je n'ai pas cherché à joindre tous les responsables, qu'ils me pardonnent tout oubli ou erreur ! Je reçois volontiers toute remarque à l'adresse suivante : leana.catalfamo@gmail.com

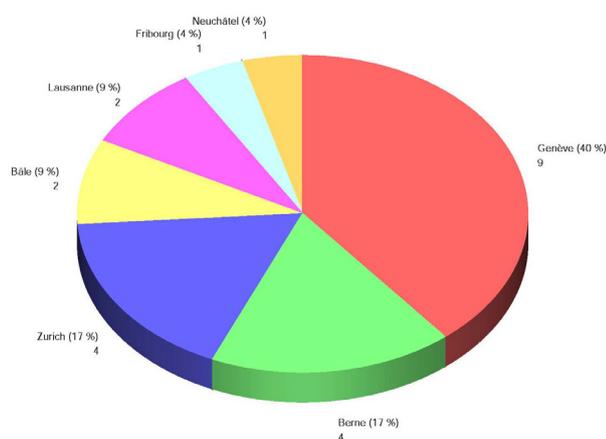
Catalogue des fouilles suisses à l'étranger

Etat au 22.10.16

Université responsable	Site de recherche	Année de lancement du projet	Principaux responsables	Référence
Bâle	Louxor (Egypte)	2009	– Susanne Bickel	https://aegyptologie.unibas.ch/forschung/projekte/university-of-basel-kings-valley-project/ http://www.kv64.ch
	Franca Villa Marittima (Italie)	2009	– Martin Guggisberg	https://klassarch.unibas.ch/forschung/projekte/franca-villa-marittima-italien/ http://www.ifap-gia.nl/index.asp?it=Home&actie=1&sendsql=127292855
Berne	Horvat Kur, Tel Kinrot (Israël)	2002	– Stefan Mûnger, Juha Pakkala, Jürgen Zangenberg, Raimo Hakola, Byron McCane	http://kinneret-excavations.org
	Himera (Italie)	2012	– Elena Mango	http://www.iaw.unibe.ch/forschung/abt_amm/himera_it/ http://p3.snf.ch/Project-146496
	Tell Halaf (Syrie)	2006 INTERROMPU	– Mirko Novák	http://www.iaw.unibe.ch/forschung/abt_va/tell_halaf_syrien/ http://www.grabung-halaf.de
	Gonur Depe (Turkménistan)	2013	– Mirko Novák, Sylvia Winkelmann, Nadezhda Dubova	http://www.slsa.ch/projets/projets-en-cours/turkmenistan/?lang=fr http://www.exploration-eurasia.com/eurasia/inhalt/frameset_projekt_aB.html
	Sirkeli Hoyúk (Turquie)	2011	– Mirko Novák, Deniz Yaşın-Meier	http://www.iaw.unibe.ch/forschung/abt_va/sirkeli_hoeyuek_tuerkei/ http://www.iaw.unibe.ch/forschung/abt_va/die_unterstadt_des_sirkeli_hoeyuek_tuerkei/
Fribourg	Afrique de l'Ouest : Burkina Faso, Côte d'Ivoire	2002	– Vincent Serneels, Denis Ramseyer, Héléne Timpoko Kiénon-Kaboré et Siméon Kouakou Kouassi, Lassina Koté et Lassina Simporé	http://www.slsa.ch/projets/projets-en-cours/fer-afrique/?lang=fr
Genève	Orikos (Albanie)	2007	– Jean Terrier, Gionata Consagra, Saimir Shpuza	https://www.unige.ch/forel/lap/fr/labo/fouilles/#Orikos https://www.unige.ch/lettres/antic/archeo/fouilles-recherches-et-publications/fouilles/orikos/
	Afrique de l'Ouest : Sénégal, Mali, Côte d'Ivoire	1997	– Erik Huysecom, Kléna Sanogo, Doulaye Konaté, Hamady Bocoum, Héléne Kiénon-Kaboré	http://www.ounjougou.org/fr/
	Sboryanovo (Bulgarie)	2014	– Jordan Anastassov, Diana Gergova	https://www.unige.ch/forel/lap/fr/labo/fouilles/#Sboryanovo
	La Grande Rivoire (France)	1999	– Pierre-Yves Nicod	http://lap.unige.ch/grande_rivoire/ https://www.unige.ch/forel/lap/fr/labo/fouilles/#Grande%20Rivoire
	Baie de Kildaha (Grèce)	2012	– Julien Beck	https://www.unige.ch/lettres/antic/archeo/fouilles-recherches-et-publications/fouilles/baie-de-kiladha-argolide-grecs/
	Mazi (Grèce)	2014	– Sylvian Fachard, Alex Knodell, Kalliopi Papangeli	http://www.maziplain.org https://www.unige.ch/lettres/antic/archeo/fouilles-recherches-et-publications/fouilles/mazi-attique-grece/
	Akerentia (Italie)	2014	– Aurélie Terrier	https://www.unige.ch/lettres/antic/archeo/fouilles-recherches-et-publications/fouilles/akerentia-calabre/ http://p3.snf.ch/project-152001
	Eremita (Italie)	2012	– Marie Besse	https://www.unige.ch/forel/lap/fr/labo/fouilles/#Eremita
	Lilybée (Italie)	2016	– Alessia Mistretta	https://www.unige.ch/lettres/antic/archeo/fouilles-recherches-et-publications/fouilles/lilybee-sicile-italie/
	Lausanne	Bibraçte (France)	1988	– Pascal Brandt
Neuchâtel	Erétrie, Amaranthos (Grèce)	1964	– Karl Reber (ESAG)	http://www.unil.ch/esag/home.html
	Kerma (Soudan)	1973	– Matthieu Honegger	http://www.kerma.ch/index.php?option=com_frontpage&Itemid=1
Zürich	Bouthan	2008	– Philippe Della Casa, Eberhard Fischer, Andreas Mäder, Peter Fux	http://www.research-projects.uzh.ch/p16192.htm
	Mont Lassois (France)	2009	– Philippe Della Casa, Ariane Ballmer	http://www.research-projects.uzh.ch/p16190.htm http://www.artehis-cnrs.fr/PCR-Vix-et-son-environnement
	Monte Iato (Italie)	1971	– Christoph Reusser, Martin Mohr	http://www.archaeologie.uzh.ch/de/klarch/research/GrabungMontelato.html
	Spina (Italie)	2008	– Christoph Reusser, Martin Mohr	http://www.archaeologie.uzh.ch/de/klarch/research/GrabungSpina.html

© Magmouth 2016

Toutes les personnes contribuant au bon déroulement des opérations sur place ne figurent pas : seul-e est indiqué-e le nom du/de la professeur-e auquel la mission est rattachée. Dans le cas de projets internationaux s'ajoutent alors le nom des collaborateurs ou co-directeurs des pays partenaires du pays d'accueil ou d'autres universités. Les recherches menées par Genève et Fribourg en Afrique de l'ouest ou le « Kinneret Project » impliquant Berne en sont deux exemples.



© Magmouth 2016

Fouilles suisses à l'étranger. Répartition selon le nombre de projets menés par université suisse, partenaire ou initiatrice

BIBLIOGRAPHIE

Références données ci-dessus pour l'Ecole suisse d'archéologie en Grèce, le Fonds national suisse (FNS) et la fondation Suisse-Liechtenstein pour les recherches à l'étranger. Autres plateformes de soutien à la recherche consultées :

Institut suisse de recherches architecturales et archéologiques sur l'Égypte antique.

URL : <http://swissinst.ch/index.html>

Portail des sciences de l'Antiquité en Suisse, avec liste.

URL : http://www.ch-antiquitas.ch/fr/antiquitas/forschung/forschungsprojekte/forsch_ausgrabungen.html

DUCREY P., 2007. *L'archéologie suisse dans le monde*, Collection « Le savoir suisse », Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.

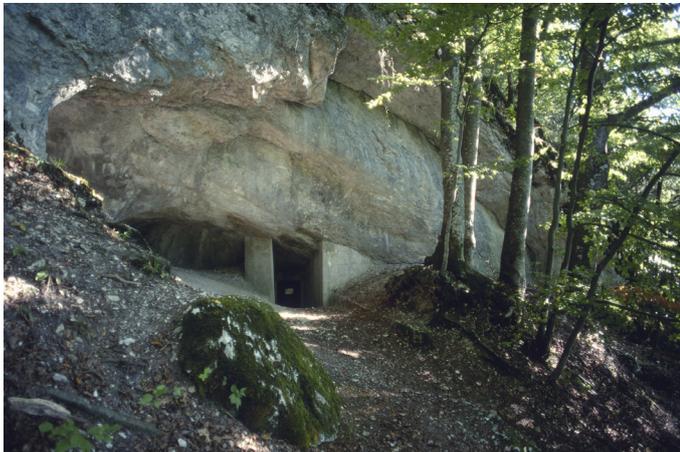
ASAC, 2012. *Rendez-vous à l'Agora. Actualités des projets de fouilles suisses en Méditerranée*, Actes de la Table ronde de l'Association suisse d'archéologie classique du 31 mai 2012, Berne.

LE PROJET COTENCHER. MISE EN VALEUR D'UN PATRIMOINE ARCHÉOLOGIQUE ET NATUREL D'EXCEPTION

François-Xavier Chauvière

Archéologue (OPAN)

Dans le cadre grandiose des Gorges de l'Areuse s'ouvre une cavité considérée comme l'un des sites archéologiques majeurs de la préhistoire suisse : la grotte de Cotencher. Mentionnée dans les textes dès 1523, fouillée à différentes reprises au 19e et au 20e siècle, elle constitue actuellement le point d'ancrage d'un projet - dénommé Projet Cotencher - dirigé par la section Archéologie de l'Office du patrimoine et de l'archéologie de Neuchâtel, en partenariat privilégié avec l'Association de la Maison de la Nature Neuchâteloise. Articulé autour de trois thématiques (Réhabiliter, Connaître, Faire connaître), le projet s'inscrit dans une démarche tout à la fois scientifique et pédagogique et vise à la sensibilisation et à l'éducation au patrimoine naturel et archéologique cantonal



l'entrée de la grotte de Cotencher (Rochefort, NE), dans les Gorges de l'Areuse (©Laténium)

Un site préhistorique célèbre...

La renommée de Cotencher tient initialement à la découverte de milliers d'ossements appartenant, pour la plupart, à des espèces animales (67 au total) éteintes ou qui ont déserté nos régions, comme l'ours et le lion des cavernes, le renne ou le renard polaire. Sa célébrité lui vient également de la mise au jour d'outils en pierre et d'un fragment de mâchoire, tous attribués à une humanité aujourd'hui disparue : le Néandertal. Vieux d'environ 50'000 ans, ces vestiges matérialisent les plus anciennes traces d'occupation humaine du canton

de Neuchâtel (BERNARD-GUELLE 2004 ; DUBOIS, STEHLIN 1933 ; EGLOFF 1989 ; LE TENSORER 1998 ; MIÉVILLE 2005).

...pour un projet original

Dans la genèse du *Projet Cotencher*, on trouve une conjonction d'intérêts et de circonstances qui ont permis de donner corps à un programme de mise en valeur et de mise en réseau de sites archéologiques inédit en terre neuchâteloise.

En tant que témoin de la présence ancienne et pérenne de l'Homme, des animaux et des « monuments naturels » dans les Gorges de l'Areuse, Cotencher a d'abord émergé au programme des activités de l'Association de la Maison de la Nature Neuchâteloise dont les objectifs sont « *de promouvoir, auprès du public et en particulier auprès de la jeunesse, le respect de la nature dans l'esprit qui a présidé à la création des réserves* » et « *de développer des structures d'accueil pour les groupes désireux de découvrir la nature neuchâteloise, en particulier la réserve des gorges de l'Areuse et du Creux du Van* ».

Les premières visites pour des écoles de la région, réalisées sous notre direction, ont rapidement montré la nécessité et l'urgence de réhabiliter un site archéologique aux installations désuètes, afin d'offrir au public des prestations de qualité. Dès lors, tout en fermant la grotte jusqu'à nouvel avis, il a été décidé de procéder à de nouveaux aménagements, mieux adaptés, à l'intérieur de la cavité. Dans le même temps a été mis en place un programme pluridisciplinaire de réévaluation scientifique du gisement, sous de multiples aspects (environnement, géologie, faune cavernicole actuelle, archéologie, datations radiométriques, etc.), qui mobilise les compétences de plusieurs organisations institutionnelles et associatives et le concours d'une quarantaine d'acteurs. Autre point fort du projet, la mise en réseau de Cotencher avec d'autres sites des Gorges de l'Areuse est destinée à offrir aux promeneurs, aux écoles et à toute personne intéressée, des possibilités d'itinéraires « archéotouristiques », sous la forme de visites libres ou accompagnées. Les informations sur les sites ainsi mis en réseau seront disponibles via différents supports : panneaux fixes alliant textes et illustrations, application mobile au contenu interactif, documents pédagogiques pour les plus jeunes.

Une entreprise telle que le *Projet Cotencher* nécessite un financement *ad hoc*, actuellement en cours d'acquisition via l'Association de la Maison de la Nature Neuchâteloise. Un colloque relatif au projet est agendé pour la fin 2017. Il rendra compte de la finalisation des différentes thématiques qui le structurent.

Un pari sur l'avenir

Le *Projet Cotencher* vise à satisfaire une demande du public maintes fois répétée : celle de pouvoir appréhender les gisements archéologiques dans toute leur matérialité plurimillénaire et leur monumentalité naturelle, au

travers de visites « à valeur ajoutée », menées *in situ* sous la houlette de guides-experts. Il serait toutefois dommage de réduire un tel projet à la seule tentative de réhabilitation et de valorisation d'un site archéologique, fût-il d'exception. Les enjeux qui sous-tendent le *Projet Cotencher* vont en effet bien au-delà et celui-ci doit avant tout être pensé comme un investissement sur le long terme. En favorisant la diffusion, sur le terrain, des notions de sauvegarde et de protection du patrimoine archéologique et naturel, il fera du public - prioritairement la population la plus jeune - le garant des choix de la mémoire pour lesquels a opté notre société.



La grotte de Cotencher livre une stratigraphie de référence pour l'archéologie des périodes anciennes de la préhistoire. Conservatoire privilégié des activités humaines, elle a gardé trace également des événements climatiques qui se sont succédés durant les 50 derniers millénaires (©Laténium)

BIBLIOGRAPHIE

BERNARD-GUELLE 2004

BERNARD-GUELLE S., 2004. « Un site moustérien dans le Jura suisse : la grotte de Cotencher (Rochefort, Neuchâtel) revisitée », *Bulletin de la Société préhistorique Française*, 101(4), pp. 741-769.

DUBOIS, STEHLIN 1933

DUBOIS A., STEHLIN H. G., 1933. *La grotte de Cotencher, station moustérienne*, Mémoires de la Société Paléontologique Suisse LII-LIII, Bâle, Emile Birkhaeuser et Cie.

EGLOFF 1989

EGLOFF M., 1989. *Histoire du pays de Neuchâtel : des premiers chasseurs au début du christianisme*, Hauterive, Editions Gilles Attinger.

LE TENSORER 1998

LE TENSORER J.-M., 1998. *Le Paléolithique en Suisse*, Collection L'Homme des origines, Série « Préhistoire d'Europe » 5, Grenoble, Editions Jérôme Millon.

MIÉVILLE 2005

MIÉVILLE H., 2005. « Cotencher », in: *Dictionnaire historique de la Suisse*.

URL: <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F12556.php>

LES ÉTUDIANTS VOUS PROPOSENT...

TOUR DU MONDE CULINAIRE

Circé Fuchs

Archéologue

Pour cette édition de Magmouth dédiée aux missions archéologiques à travers le monde, nous vous proposons un petit aperçu de recettes typiques que le fouilleur pourrait rencontrer dans les différentes contrées où il se trouve. Ainsi, une fois n'est pas coutume, les recettes proposées ci-dessous ne sont pas archéologiques mais contemporaines. Et puisque les fouilles à l'étranger se déroulent toujours en équipe nous vous proposons une liste d'ingrédients pour 4 ou 40 personnes.

Ce petit tour du monde culinaire se compose donc d'une entrée grecque, suivie d'une soupe bulgare précédant un barbecue mongol accompagné d'une purée chypriote. Le tout se termine avec des douceurs syriennes et se savoure avec un sirop aux saveurs du Soudan et un café turc. Nous avons décidé de concocter un menu avec des recettes plutôt simples et faciles car sur un chantier de fouille, il y a du pain sur la planche, même hors de la cuisine !

Le Tzatziki (Grèce)

Ingrédients pour 4 personnes

- 1 concombre
- 2 yaourts grecs ou nature
- 1 gousse d'ail
- Menthe hachée
- 2 cs d'huile d'olive
- 1 cs de vinaigre
- Sel, poivre

Ingrédients pour 40 personnes

- 10 concombres
- 20 yaourts grecs ou nature
- 10 gousses d'ail
- Menthe hachée en quantité
- 20 cs (3 dl) d'huile d'olive
- 10 cs (1,5 dl) de vinaigre
- Sel, poivre en quantité

Recette

Eplucher le/les concombre(s) puis bien égoutter. Mélanger les autres ingrédients puis ajouter le/les concombres(s). Servir. Le tzatziki se mange volontiers avec du pain.

Le Tarator (Bulgarie)

Ingrédients pour 4 personnes

- 3 yaourts nature
- 1 concombre
- 60 g de noix
- 3 cs d'huile
- 1 gousse d'ail
- 1 fenouil
- Sel

Ingrédients pour 40 personnes

- 30 yaourts nature
- 20 concombres
- 600 g de noix
- 30 cs (4,5 dl) d'huile
- 10 gousses d'ail
- 10 fenouils
- Sel en quantité

Recette

Couper le/les concombre(s) en dé, puis hacher le fenouil et écraser les noix et l'ail. Enfin, mélanger tous les ingrédients. Cette soupe se mange froide et est idéale par températures estivales. Des glaçons peuvent y être ajoutés.

Le Horhog (Mongolie)

Ingrédients pour 4 personnes

1,2 kg de viande de mouton coupée en gros morceaux. Des légumes (carottes, chou, pommes de terre, oignon). Disposer de galets de rivière lisses et ronds pour la cuisson.

Pour 40 personnes, il faut compter environ deux moutons et environ deux kilogrammes par catégorie de légumes.

Recette

Tout d'abord, préparer un feu et y chauffer les pierres pendant environ 30 minutes. Puis, placer les pierres chaudes, les légumes coupés à votre convenance et la viande dans un récipient à cuisson (une cocotte par exemple ou un récipient en aluminium avec un couvercle), tout ceci en alternance : des légumes, de la viande, des cailloux et ainsi de suite. Puis ajouter de l'eau pour générer de la vapeur. Compter environ 30 à 50 cl d'eau pour 4 personnes. Enfin, fermer le récipient et laisser cuire le plat minimum deux heures sur le feu, jusqu'à ce que la viande soit tendre.

La Skordalia (Chypre)

Ingrédients pour 4 personnes

- 4 grosses pommes de terre
- 4 gousses d'ail
- Le jus d'un citron
- 7 cs d'huile d'olive
- 3 cs d'eau

LES ÉTUDIANTS VOUS PROPOSENT...

- Sel

Ingrédients pour 40 personnes

- 40 grosses pommes de terre
- 40 gousses d'ail
- 40 citrons pressés
- 70 cs (1 l) d'huile d'olive
- 30 cs (4,5 dl) d'eau
- Sel en quantité

Recette

Cuire les pommes de terre pendant 30 minutes environ. Écraser les pommes de terre et ajouter l'ail pressé ainsi que les autres ingrédients de façon progressive. Dès que la pâte devient homogène, la purée est prête à être dégustée.

Maamoul (Syrie)

Ingrédients pour 4 personnes (1ère étape)

- 500 g de semoule fine
- 50 g de farine
- 50 g de sucre
- 200 g de beurre ramolli
- 1 sachet de levure chimique
- 4 cs d'eau de fleur d'oranger
- ½ cc de sel

Ingrédients pour 40 personnes

- 5 kg de semoule fine
- 500 g de farine
- 500 g de sucre
- 2 kg de beurre
- 40 sachets de levure chimique
- 40 cs (6 dl) d'eau de fleur d'oranger
- 20 cc de sel

Ingrédients pour 4 personnes (2e étape)

- 150 g de pâte de dattes
- 1 poignée de graines de sésame, grillées et moulues
- 1 cs d'huile d'olive
- 1 cs d'eau de fleur d'oranger

Ingrédients pour 40 personnes

- 1, 5 kg de pâte de datte
- Graines de sésame en quantité grillées et moulues
- 40 cs (6 dl) d'huile d'olive
- 40 cs (6 dl) d'eau de fleur d'oranger

Recette

Mélanger la semoule, la farine, le beurre, la levure et le sel. Puis ajouter le sucre et la fleur d'oranger afin d'homogénéiser la pâte. Ajouter de l'eau si nécessaire.

Enfin, laisser reposer une heure et former des petites boules de pâte.

A la suite de cela, mélanger les ingrédients indiqués ci-dessus pour l'étape 2 et former autant de petites boulettes qu'il y a de pâte. Puis les introduire dans les boules de semoule et refermer la pâte.

Enfin, cuire au four à 180° pendant environ 20 à 25 minutes. La couleur finale doit s'approcher du blond-doré.

Le Karkadé (Soudan)

Ingrédients pour 1 litre de sirop pur

- 6 cs de fleurs d'hibiscus séchées
- 1 l d'eau
- 1 kg de sucre

Recette

Mélanger le tout et laisser infuser pendant une heure. Puis filtrer et servir avec de l'eau bien fraîche. Un litre de sirop pur correspond à environ 8 l de boisson diluée.

Le café turc

Ingrédients pour 4 personnes

- 4 tasses à expresso d'eau
- 4 cc de café finement moulu
- Sucre (à votre convenance)

Ingrédients pour 40 personnes

- 40 tasses à expresso d'eau
- 40 cc (200gr) de café finement moulu
- Sucre

Recette

La particularité du café turc se situe dans sa préparation. Il est important de disposer d'un café finement moulu et d'une petite casserole de fer blanc, la cezve de son nom original.

Dans un cezve (ou plusieurs), verser le sucre et le café dans de l'eau froide puis laisser bouillir. Ôter la mousse dès qu'elle se forme et répéter cette opération jusqu'à la disparition totale de celle-ci. Pour que le marc se dépose au fond du cezve (c'est terriblement amer sinon !), verser quelques gouttes d'eau froide.

Trois variantes sont possibles :

Pur/ sade : sans sucre

Moyen/orta : 1 cuillère de sucre pour 1 cuillère de café

Sucré/ şekerli : 2 cuillères de sucre pour 1 cuillère de café.

Bon appétit et belle dégustation !

LES ÉTUDIANTS VOUS PROPOSENT...

AGENDA DES EXPOSITIONS

Archives des sables. De Palmyre à Carthage

Parc et musée d'archéologie du Laténium, Neuchâtel
Du 16 juillet 2016 au 8 janvier 2017

Partout chez soi ? Migrations et intégrations dans l'Empire romain

Musées romains d'Avenches et de Vallon (deux sites)
Jusqu'au 8 janvier 2017

L'Ange des Andes

Musée romain de Vidy
Jusqu'au 8 janvier 2017

La Mort apprivoisée

Musée d'Histoire, Château de Valère, Sion
Jusqu'au 8 janvier 2017

Grenzenlos grausam ? – Atrocité pure ? Images de violence dans le monde antique

Skulpturhalle, Bâle
Du 2 septembre 2016 au 29 janvier 2017

Festival International du film d'archéologie

Nyon
21 -25 Mars 2017
<http://www.mrn.ch/fr/festival/>

Das Antlitz des Fremden. Münzen der Hunnen und Westtürken in Zentralasien

Münzkabinett und Antikensammlung, Winterthur
Jusqu'au 9 avril 2017

Le retour de la momie

Musée jurassien d'art et d'histoire, Delémont
Du 15 octobre 2016 au 27 août 2017

Kampf um Neros Erbe – die Helvetier zwischen den Fronten

Vindonissa-Museum, Brugg
Du 18 novembre 2016 au 12 novembre 2017

LE COIN DU MAMMOUTH

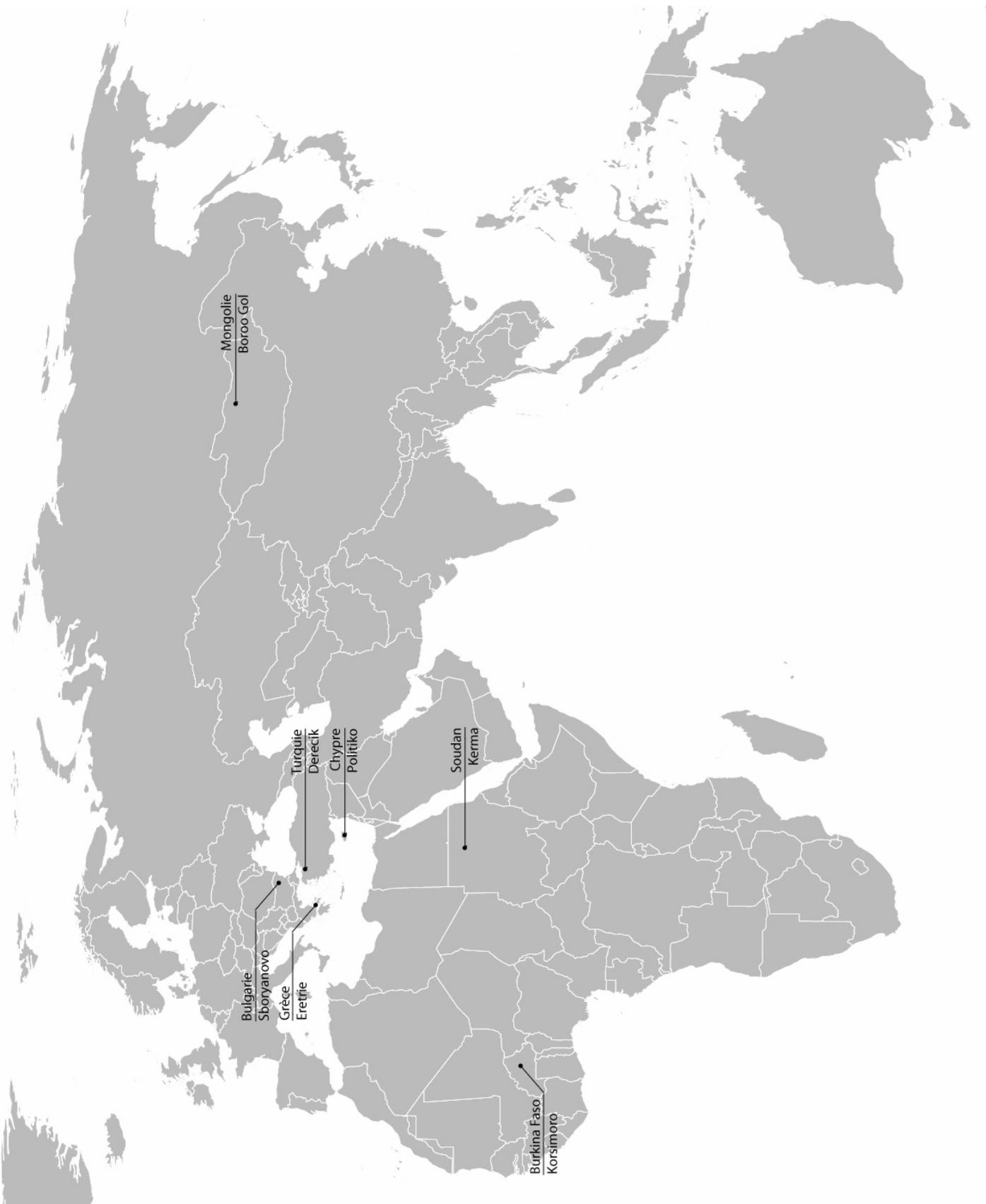
Quel est ce mammouth ?

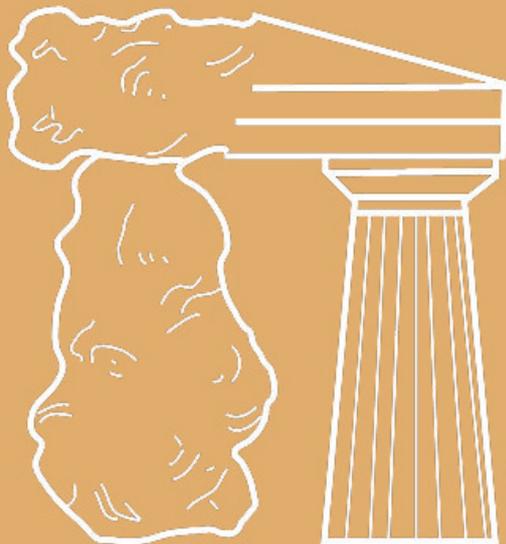


Le mammouth du Muséum d'Histoire Naturelle de Bâle
(Photographie : L. Catalfamo).

Voici le mammouth du Muséum d'Histoire Naturelle de Bâle. C'est une reconstruction grandeur nature (3m78) d'un mammouth laineux. Après avoir fait un modèle réduit au 1 :10, il a fallu construire une armature en métal, complétée par un réseau de fil de fer donnant sa forme et son contour au futur mammouth. Cette armature a été recouverte de fibres de verre puis d'une couche de 1cm de Polyuréthane. La fourrure du mammouth est composée de peaux de moutons islandais ainsi que de poils d'ours brun (poils courts) et de cheveux humains (poils longs). Deux ans ont été nécessaires (1985-1987) pour achever ce faux mammouth, véritable chimère.

CARTE DES PRINCIPALES FOUILLES CITÉES DANS CE NUMÉRO





CELTAGORA

Association des étudiants
en archéologie
de l'Université de Neuchâtel

BUTS

Celtagora regroupe les étudiants de l'Institut d'archéologie dans le but de promouvoir cette discipline par le biais de diverses activités.

ACTIVITÉS

Visites des dernières expositions et des sites de la région, rencontres avec les étudiants des autres universités, stages de taille du silex et beaucoup d'autres choses selon les envies et les propositions des membres.

Nous nous retrouvons plusieurs fois par semestre à l'occasion de nos Agora pour discuter à truelles rompues du dernier grattoir mésolithique, de l'élevage de mammoths le plus proche ou du classement des plus belles colonnes doriques. Plus sérieusement, cela nous permet de partager nos expériences de fouilles, nos bons plans et de passer un bon moment ensemble.

COMMENT DEVENIR MEMBRE ?

Tout étudiant ou ancien étudiant à l'Université de Neuchâtel peut devenir membre. Il suffit de remplir la fiche d'inscription et de s'acquitter de la cotisation annuelle de 20.-. Une fois le paiement de la cotisation effectué, ton inscription est enregistrée et tu peux profiter de nos activités !

CONTACT

archeologie.celtagora@unine.ch
www.facebook.com/Celtagora